

onstad

| *Héritage & Patrimoine*





§



Héritage & Patrimoine



ons stad est un périodique édité
par la Ville de Luxembourg et
paraissant deux fois par an.
Fondé en 1979 par Henri Beck †

Tirage:

54.000 exemplaires
Distribution à tous les ménages
de la Ville de Luxembourg

Comité éditorial:

Astrid Agustsson
Gioia Bertemes
Christiane Sietzen
Guy Thewes

Coordination:

Simone Beck

Layout:

lola

Photos / illustrations:

Photothèque de la Ville de Luxembourg, Lëtzebuerg City Museum,
VDL-Service Urbanisme, SSMN, MNHA, SIP, ASECREM S.A., Fabrique
de l'Eglise Notre-Dame, Fonds de Rénovation de la Vieille Ville,
Collection SECALT / industrie.lu, Luc Deflorenne,
Michel Engels, Vic Fischbach, Tom Lucas, Guy May, Arnaud de Meyer,
PMedien&Fabian Ketisch, Alfonso Salguiero, Christof Weber,
John Zeimet / Retouches: Jacques Nicolay

Couverture:

Anton Stepine

Dessin page 56:

Pit Weyer

Imprimerie:

Imprimerie Centrale, Luxembourg

Recherche internet:

onsstad.vdl.lu

L'internaute peut (re)lire sur le
site de ons stad toutes les éditions
publiées depuis juin 1979.

Un moteur de recherche lui
permet de retrouver sans peine
un article selon son sujet, le nom
de l'auteur ou celui du quartier
dont il est question. Les articles
y existent tous au format pdf

Contact:

onsstad@vdl.lu
onsstad.vdl.lu





Die Vergangenheit reicht uns die Hand.

Denkmalschutz und Denkmalpflege liegen öffentlichen Instanzen und privaten Organisationen am Herzen. Inventare und Klassierungen historisch relevanter Bausubstanz, Kampf gegen die Abrissbirne und für die Umnutzung industriellen Erbes sind an der Tagesordnung. Sowohl die privaten als auch öffentlichen Denkmalschützer hätten in den Jahren von 1770 bis 1827 in unserer Stadt viel Arbeit gehabt. Guy Thewes beschreibt in seinem Artikel, wie imposante Bauwerke wie Pfarrkirchen und Klöster, welche die Stadt und das Leben der Menschen wesentlich geprägt haben, von den lokalen zivilen und militärischen Machthabern ohne Zögern abgerissen werden.

Eine internationale Anerkennung kulturellen Erbes verleiht die UNESCO. So war die Freude groß, als die Altstadt Luxemburg und ihre Festungswerke 1994 auf die Liste des Weltkulturerbes aufgenommen wurden. Robert L. Philippart geht der Frage nach, warum die UNESCO-Zone von den Antragstellern der Stadt Luxemburg und des Kulturministeriums vor 25 Jahren so konzipiert wurde, wie wir sie heute kennen, und ob sie eventuell noch ausbaufähig ist. Um den Menschen, die in Luxemburg leben, und denen, welche die Stadt besuchen, einen guten Überblick über den Impakt der UNESCO-Designation zu geben, wurde im Lëtzebuerg City Museum ein UNESCO Visitor Center eingerichtet, das Gilles Genot in seinem Beitrag beschreibt. Philippe Beck untersucht, welche Instanzen bei der Stadt Luxemburg für den Denkmalschutz verantwortlich sind und was eine eventuelle Klassierung für den privaten Eigentümer bedeutet. Die Schönheit der Altstadt und der Festungswerke werden noch hervorgehoben durch die beeindruckenden Täler der Alzette und der Petrus. Katja Taylor lädt dazu ein, sie zu Fuß auf diversen Wander- und Spazierwegen zu erkunden. Dass eine Stadt, die auf eine reiche und komplexe Geschichte zurückblicken kann, natürlich auch in die Zukunft schaut, beweist das Projekt in Pulvermühle, wo auf dem Gelände, das während Jahrhunderten Mühlen und industrielle Betriebe beherbergt hat, ein neues Wohnviertel entsteht, in dem Elemente der ehemaligen Industrieinfrastruktur integriert werden.

Dass kulturelles Erbe nicht immer materiell sein muss, beweist das lebendige immaterielle Kulturlieben, das wir in unserer Stadt kennen und das Patrick Dondelinger vorstellt. Das religiöse Erbe wird unter drei originellen Gesichtspunkten beleuchtet: Alex Langini beschreibt aufwändige Restaurationsarbeiten in der Pfarrkirche in Hamm, Laurent Moyse geht auf Beispiele des jüdischen Erbes in unserer Stadt ein, während Marie-Paule Jungblut ein Internetprojekt über die Schlussprozession in der Fassung von Michel Engels erklärt. Aber diese Nummer von „ons stad“ hält auch einige Überraschungen bereit: Guy May stellt zwei - leider (?) nie verwirklichte - Projekte vor, während Francis Kirps uns eine neue Tierart beschreibt: den Bock vom Felsen.

In „Les Collections de la Ville“ stellen wir mit der Kollektion Bernard Wolff eine beeindruckende Sammlung alter historischer Aufnahmen der Festung vor, von denen die älteste auf 1855 zurückgeht. „Firwat heescht...“ ist eine neue Rubrik, die seltsame Ortsnamen der Stadt erklärt.

p. 8

L'invention du patrimoine au Luxembourg

Guy Thewes



p. 24

Die Polvermillen: Von mittelalterlichen Mühlen über moderne Industrie zum neuen Stadtviertel

Simone Beck



122

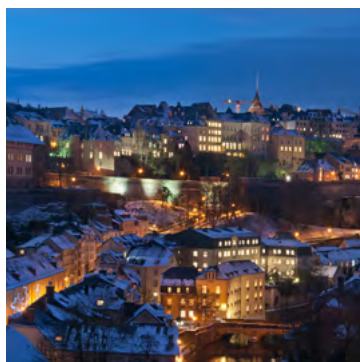


Héritage et Patrimoine

p. 13

Le périmètre UNESCO

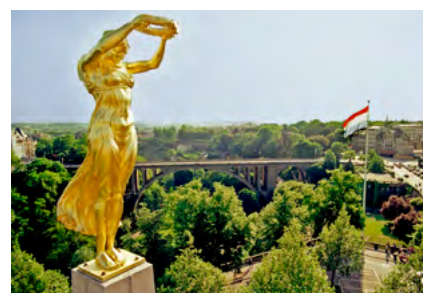
Robert L. Philippart



p. 29

Der Weg ist das Ziel: Stadtrundgänge in der UNESCO-Zone

Katja Taylor



p. 20

La reconnaissance de la valeur patrimoniale par la Ville de Luxembourg

Philippe Beck



p. 34

D'immateriell Kulturierwen

Patrick Dondelinger



p. 17

Das UNESCO Visitor Center im Lëtzebuerg City Museum

Gilles Genot



p. 59

Les travaux de restauration dans l'église paroissiale de Hamm

Alex Langini



p. 51

Luxemburg-Bad?

Guy May



p. 65

Firwat heescht...

Isabelle Yegles-Becker



p. 43

Quelques hauts lieux du patrimoine juif

François Moyse



p. 55

Der Bock vom Felsen

Francis Kirps



p. 65

Was bedeuten die Straßennamen der Stadt?

Simone Beck



p. 47

Unter den wachsamen Augen des Kirchenschweizers

Marie-Paule Jungblut



Les Collections de la Ville

p. 58

La collection Bernard Wolff à la Photothèque

Simone Beck



Texte : Guy Thewes

Le Marché-aux-Herbes avec l'église Saint-Nicolas. Détail du panorama réalisé par Antoine Fontaine au Lëtzebuerg City Museum.

L'invention du patrimoine au Luxembourg

Comment les Luxembourgeois ont découvert leurs monuments historiques

Dès la Renaissance, les voyageurs de passage à Luxembourg étaient sensibles aux qualités architecturales de la ville. Dans sa *Description de tout le País Bas*, Lodovico Guicciardini (1522-1589) reconnaît que « la ville est bien assise, moult grande, & forte ». La première vue panoramique de la capitale du duché, éditée par Georg Braun et Frans Hogenberg en 1598, fait ressortir les principaux monuments : le couvent

du Saint-Esprit, le monastère des Franciscains, les églises Saint-Nicolas et Saint-Michel, quelques bâtiments civils tels l'Hôtel de Ville, le siège du Conseil provincial ou encore la maison du gouverneur. Une représentation séparée est consacrée à la « magnifique demeure » du comte Pierre-Ernest de Mansfeld, le château La Fontaine à Clausen.

Un monde qui disparaît

Cependant, le goût des antiquités de quelques-uns ne signifie pas pour autant que les vestiges du passé soient préservés. Trop peu nombreux étaient ceux qui voyaient autre chose que la valeur d'usage dans les édifices anciens. Si un bâtiment avait perdu son caractère utilitaire, il risquait la démolition. En 1770 disparaît l'ancien couvent du Saint-Esprit que les religieuses avaient quitté depuis longtemps. Les militaires n'avaient plus besoin du bâtiment en tant que caserne. En 1773, les édiles de la ville de Luxembourg proposent de détruire l'église Saint-Nicolas, considérée comme vétuste, et de transférer la paroisse dans l'église alors désaffectée des Jésuites. Les travaux de démolition commencent en 1778. Un monument du culte, vieux de plus de six siècles, est anéanti, laissant la place à un espace aéré au sein des remparts. Au même moment un autre joyau

À partir du XVII^e siècle, des érudits locaux, certes rares, pétris d'humanisme, commencent à s'intéresser au passé romain du pays. Le père jésuite Alexandre Wiltheim (1604-1684) rassemble dans son manuscrit *Luciliburgensia Romana* de nombreux dessins de pierres sculptées voire de vestiges d'édifices de l'époque gallo-romaine. Plus de cent ans après, Pierre-Alexandre-Cyprien Merjai (1760-1822) parcourt en homme éclairé de la fin de l'Ancien Régime le pays de Luxembourg, visitant les anciens sanctuaires et notant ses observations dans des mémoires. Ses descriptions détaillées de monuments, dont beaucoup ont disparu aujourd'hui, continuent à rendre de grands services aux historiens.



architectural vit ses dernières heures. Le château de Mansfeld avait survécu à la mort de son créateur intervenue en 1604. Il avait traversé, bien que dégradé, les bombardements du siège de 1684. Mais entre 1776 et 1778, le receveur des domaines, Jean-Baptiste Leonardy, fait démolir l'ancienne tour d'habitation, l'orangerie et la maison des bains. Il comble les bassins et vend les statues qui restent dans le parc. Le château cède la place à une exploitation agricole. Les matériaux provenant de la démolition sont utilisés pour bâtir la maison du jardinier.

La période révolutionnaire va accélérer le mouvement de désaffectation et de destruction. Le régime français qui s'installe en 1795 procède à la vente des abbayes supprimées et des châteaux des nobles émigrés comme biens nationaux. Ainsi, l'ancienne abbatale d'Echternach est vendue comme bien national et transformée en faïencerie. À Luxembourg, le couvent des Franciscains, le « Knuedler », sert d'abord de dépôt d'artillerie avant que Napoléon n'en fasse don à l'administration de la Ville. Celle-ci vend le mobilier d'église, démolit la chapelle funéraire de Mansfeld, installe une manufacture de tabac dans le cloître et utilise l'ancienne église conventuelle comme marché couvert. En 1827, le conseil municipal décide la construction d'un nouvel Hôtel de Ville. L'ancien couvent sert de carrière pendant le chantier qui s'étale jusqu'en 1838. Autre victime des bouleversements révolutionnaires : la chapelle Notre-

Dame au Glacis. Elle est d'abord profanée comme abattoir avant d'être abattue pour des raisons militaires.

L'émergence d'une conscience patrimoniale

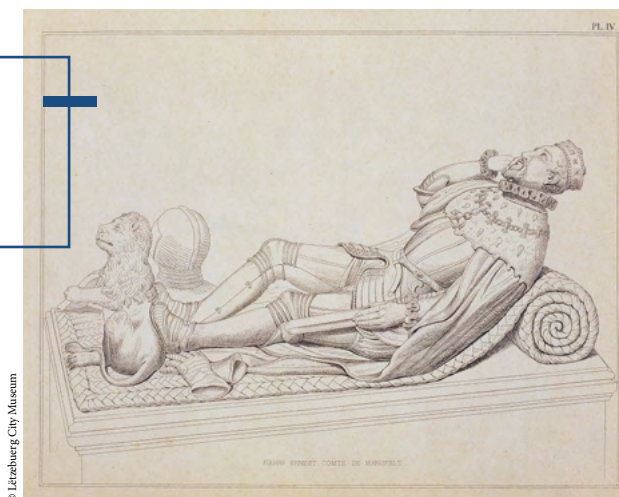
La rapidité avec laquelle l'ancien monde féodal disparaît provoque chez certains une réaction contraire. Même dans le rang des révolutionnaires, des voix s'élèvent qui s'opposent au vandalisme et préconisent la sauvegarde des monuments faisant partie de l'histoire. En 1810, les autorités françaises lancent une enquête sur les monuments du département des Forêts. Les enquêteurs ciblent deux types de vestiges : les châteaux et les abbayes avec leurs tombeaux. Le retour des administrations subalternes est décevant. Le secrétaire général de la préfecture conclut qu'« il y a peu de pays aussi pauvres en faits historiques et en monuments d'art que celui de Luxembourg ». Pourtant un enseignant au collège de Luxembourg prend l'initiative de tirer de l'oubli des vestiges qui risquent d'être irrémédiablement détruits. Dominique Constantin München (1763-1818) est le premier à dresser une liste des châteaux luxembourgeois en 1814.

Plusieurs phénomènes vont contribuer à la lente maturation d'une conscience patrimoniale. À partir des années 1820, les premiers touristes commencent à sillonner les routes encore bien

cahoteuses du Grand-Duché. Les voyageurs – des Anglais, mais aussi des Belges, des Hollandais, des Français ou encore des Allemands – sont séduits par les ruines majestueuses particulièrement nombreuses dans les Ardennes. En 1844, un obscur auteur du nom de Chevalier L'Évêque de la Basse-Moûturie publie un *Itinéraire du Luxembourg germanique ou Voyage historique et pittoresque dans le Grand-Duché*, premier d'une longue série de guides de voyage. Déjà avant, en 1822, paraît à Bruxelles, le *Voyage pittoresque dans le Royaume des Pays-Bas* de Jobard et Madou, avec des vues lithographiées de châteaux et de sites du Luxembourg. Jean-Baptiste Fresez (1800-1867) complète quelques années plus tard cet inventaire par l'image des principales curiosités. L'essor du romantisme va changer le regard du « public cultivé » sur les vestiges de l'époque médiévale.

des sources. Avec l'approbation du roi grand-duc Guillaume II et encouragés par le gouvernement, plusieurs « hommes studieux et amateurs de l'histoire nationale » fondent en 1845 une « Société » pour « la recherche et la conservation des monuments historiques et archéologiques concernant le Grand-Duché de Luxembourg et le territoire de l'ancien Duché de Luxembourg ». En 1868, celle-ci devient la Section historique de l'Institut Grand-Ducal. Parmi les pionniers, on compte le magistrat François-Xavier Wurth-Paquet, les professeurs Antoine Namur et Joseph Paquet, l'abbé Mathias Manternach et le docteur Auguste Neyen. Les membres de la Société archéologique sont mus par le sens de l'urgence. Le directeur de l'Athénée se serait exclamé au son des cloches de l'église Saint-Pierre (la future cathédrale) : « Le dernier de nos monuments sonne aujourd'hui

Dessin de Jean-Baptiste Fresez représentant le monument funéraire de Pierre-Ernest de Mansfeld, transformé en fonte pour couler une cloche, 1848.



Ce qui auparavant était considéré comme des « vieilleries gothiques » devient « pittoresque », « sublime », voire « grandiose ».

L'évolution politique a aussi son impact sur les mentalités. La formation du jeune État luxembourgeois après 1839 favorise la prise de conscience d'un patrimoine « national ». Les notables, c.-à-d. les élites qui font tourner les rouages étatiques, commencent à s'intéresser à l'histoire du pays. Or pour écrire l'histoire, il faut d'abord rassembler

le glas funèbre pour tous les autres qui sont trépassés avant lui ». Ces cloches étaient issues de la fonte des statues en bronze ornant la tombe du comte de Mansfeld.

Les premières mesures de protection

À l'instar du mausolée de Mansfeld, trop d'édifices ont été vandalisés, trop de bibliothèques et de collections dilapidées. En 1851, le professeur Jean Engling (1801-1888) établit le premier in-

ventaire national qui sera publié sous le nom de *Statistique monumentale du Grand-Duché de Luxembourg* par la Société archéologique. La fonction du patrimoine dans la construction de l'identité nationale y apparaît clairement. « Toute l'histoire du pays est dans les monuments. [...] Un peuple qui se montre indifférent à la conservation de ses monuments historiques, doit ou ne pas encore posséder la conscience de sa nationalité, ou la perdre bientôt ». C'est ainsi qu'Engling justifie son entreprise.

L'épreuve du feu pour la Société (alors déjà Section historique) sera le démantèlement de la forteresse de Luxembourg à partir de 1867. Les membres s'émeuvent de l'envergure des travaux de démolition. En quelques années la ville avait perdu les murailles qui jadis forçaient l'admiration et le respect. La Section historique « croirait

manquer au but de sa mission patriotique » si elle n'intervenait auprès du gouvernement pour conserver certaines parties des fortifications. Le directeur général (ministre) des Travaux publics se laisse convaincre. Les deux tours de Vauban, les Trois Tours dans la montée du Pfaffenthal, les échauguettes espagnoles, les Trois Glands, la Tour Jacob ou encore le Stierchen échappent ainsi à la pioche des démolisseurs.

Après la recherche, l'inventorisation et la conservation des vestiges, se pose la question de leur restauration. Les monuments dont la dégradation avait soulevé le plus grand tollé furent le château de Vianden et l'église abbatiale d'Echternach. À partir de 1851, les premières restaurations ont lieu à Vianden sous la direction du lieutenant du génie hollandais Van Koenig. Le prince Henri finance le chantier. Puis, en 1861, l'Œuvre de Saint



Restes du Palais Mansfeld à Luxembourg, dessinés par Jean-Baptiste Madou, lithographie, 1825.

Guy Thewes

Docteur en histoire, Guy Thewes est directeur des 2 Musées de la Ville de Luxembourg et secrétaire de la Section historique de l'Institut Grand-Ducal. Ses publications portent sur l'histoire urbaine, sociale et militaire.

Willibrord (Willibrordus Bauverein) est fondée pour collecter des fonds pour le rétablissement de l'ancienne église d'Echternach. L'État n'inscrit des sommes pour la mise en valeur des monuments historiques dans son budget que depuis 1882. Cependant l'architecte de l'État Charles Arendt (1825-1910) devient le véritable restaurateur national. Pendant sa longue carrière, il a dirigé la restauration de plus d'une vingtaine de monuments historiques, outre la construction ou l'agrandissement de 82 églises et 130 bâtiments civils, souvent réalisés dans un style historiciste. En ville, sa principale réalisation fut la mise en valeur de la chapelle Saint-Quirin dans la vallée de la Pétrusse. S'il faut, Arendt procède à une « regothisation » pour obtenir une unité de style caractéristique. Comme pour Viollet-le-Duc, restaurer un édifice consiste pour lui à le rétablir dans un état idéal qui peut-être n'a jamais existé. ■

Bibliographie

Diederich, Luc, La protection du patrimoine au Luxembourg. Histoire de la protection du patrimoine architectural au Luxembourg du début du 19^e siècle à nos jours, Lycée Technique du Centre, 2002 [mémoire non publié].

Goedert, Joseph, De la Société archéologique à la Section historique de l'Institut grand-ducal : tendances, méthodes et résultats du travail historique de 1845 à 1895, Luxembourg, 1987.

Koltz, Jean-Pierre, La « Dent creuse » et les « tours du Rham », dans Mélanges offerts à Joseph Goedert, Luxembourg, 1983, pp. 133-153.

Lacaf, Roland, Le tourisme au Grand-Duché de Luxembourg. Histoire, politique et publicité touristique : des origines à 1952, Luxembourg, 1972.

Weny, Simone, Éclairages sur la genèse d'un patrimoine national au Luxembourg par l'analyse axiologique d'inventaires, dans Drouin, Martin et Richard-Bazire, Anne (s. la dir.), La sélection patrimoniale, Québec, 2011, pp. 119-139.



© Lëtzebuerg City Museum, Inv. N° 1990.116

La chapelle Saint-Quirin avant la restauration par Charles Arendt, dessin d'André Burnier, 1858.

Texte : Robert L. Philippart

Le périmètre UNESCO

30 ans avant l'arrêté des limites du périmètre de la zone UNESCO « Luxembourg, vieux quartiers et fortifications », la Ville de Luxembourg disposait déjà de son propre secteur protégé de la Vieille Ville. Progressivement adaptée, cette zone correspond-elle toujours aux besoins actuels ?



© John Zeimet SP

Pourquoi un périmètre de protection ?

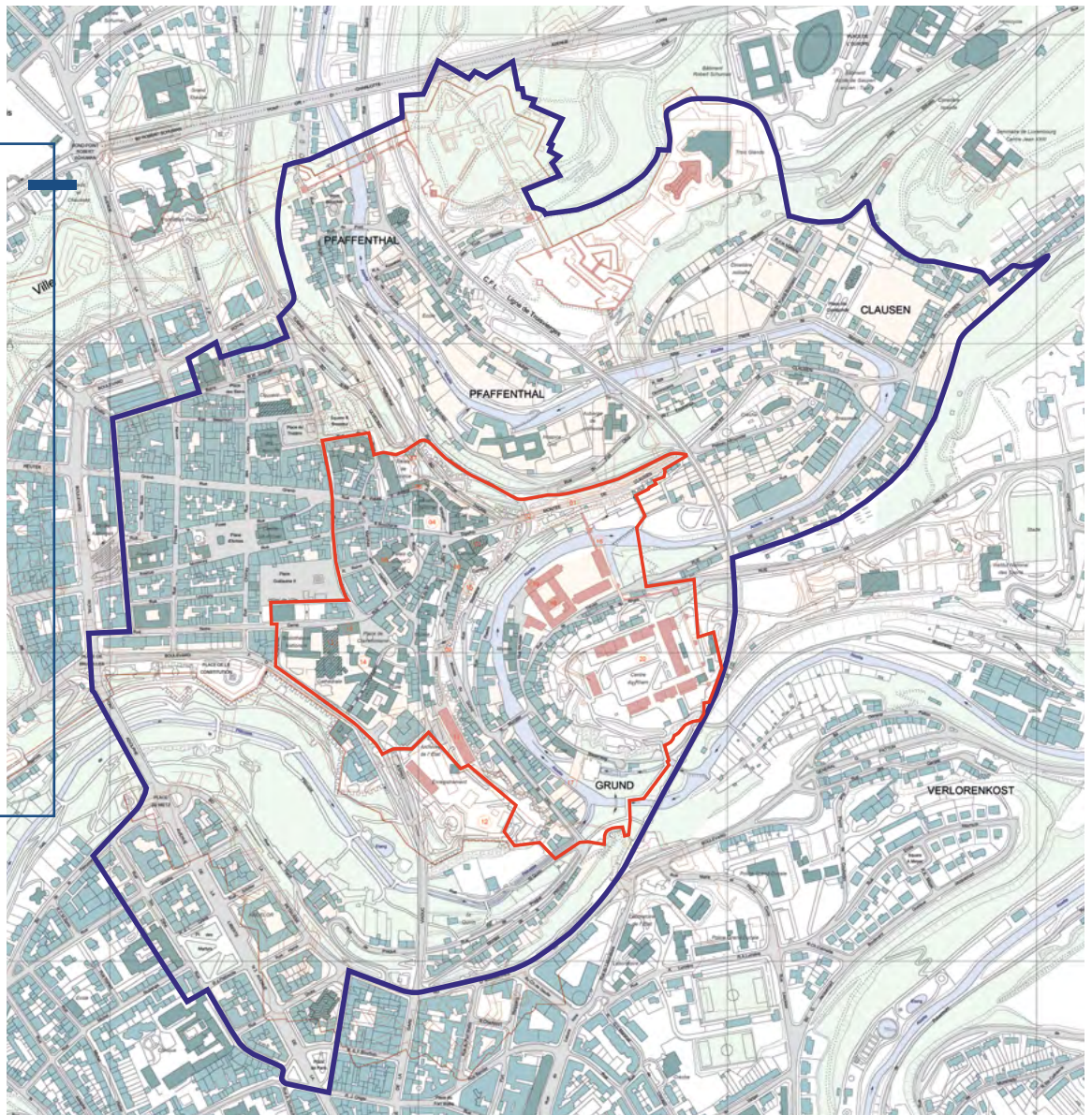
En 1964, le collège échevinal avait chargé l'architecte et urbaniste français, membre de l'Académie d'Architecture de France, Pierre Vago, de l'élaboration d'un plan général d'aménagement de la ville de Luxembourg en vue de sa croissance jusqu'à 130.000 habitants en l'an 2000.

Le « plan Vago » définit pour la première fois des « secteurs et monuments protégés » pour la vieille ville, le secteur du parc et pour les « autres secteurs protégés ». La zone regroupait la vieille ville jusqu'à la rue du Fossé, le quartier gouvernemental, le Grund, le plateau du Rahm, une partie de Clausen, le quartier de Pfaffenthal et Siechenhof, le côté vallée du boulevard de la Pétrusse. Vago a ainsi jeté les fondements pour le futur périmètre de l'UNESCO. La Ville Haute et

le plateau Bourbon faisaient toutefois partie des « secteurs centraux ». A défaut de terrains disponibles au Kirchberg ou à la périphérie, la Ville reconstruit son centre sur une partie majeure de son patrimoine du XIXe siècle.

En 1986, la Ville de Luxembourg confiait à Robert Joly, architecte en chef des bâtiments civils et Palais nationaux à Paris, l'élaboration d'un nouveau plan d'aménagement général. L'ambition était de freiner la transformation des constructions dans les « secteurs centraux » afin « d'assurer la protection du patrimoine ». Dans son plan adopté en 1991, Joly a intégré la zone protégée de Pierre Vago tout en élargissant son périmètre. Formant un tissu cohérent et sans ruptures, la zone des quartiers protégés (Vieille Ville, Ville Haute,

Zones centrale et tampon du patrimoine mondial culturel "Luxembourg, vieux quartiers et fortifications"
 Ligne rouge: zone centrale : 29,94 ha
 Ligne bleue : zone tampon : 108,78 ha
 (© Ministère de la Culture, de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche ; Service des Sites et Monuments Nationaux, *VILLE DE LUXEMBOURG. Vieux Quartiers et Fortifications - Limite du Bien du Patrimoine Mondial de l'UNESCO*, N°C 699.)



plateau Bourbon et quartier de la Gare, vallées de la Pétrusse, de l'Alzette et du promontoire du Rham) définit des servitudes spéciales à observer en raison de la valeur artistique, archéologique touristique et esthétique du patrimoine. Le secteur protégé de la Ville Haute s'étend désormais jusqu'en bordure de la rue Aldringen et de la rue des Bains. Le côté extérieur de ces rues avait déjà été transformé par de nouvelles constructions. La zone protégée du plan Joly allait également inclure le plateau Bourbon, bordé par la rue Ste-Zithe et la rue du Fort Elisabeth. Parmi ces extensions se trouve également le site de l'ancien château de Mansfeld. Les contours du périmètre de la zone UNESCO se dessinent.

Une révision des limites de la zone protégée fut effectuée par le collège des bourgmestre et échevins en 1993 pour harmoniser avec la candidature à l'inscription de « Luxembourg, vieux quartiers et fortifications » au registre du patrimoine mondial.

Le périmètre du dossier de candidature inclut encore, outre ces secteurs protégés, le site Parc des Trois Glands défini au plan Joly comme « monument et sites protégés », rajoute les contours de l'ancien Fort Olizy et le ravelin du Rham situés en zone de verdure. La proposition d'inscription de « Luxembourg, vieux quartiers et fortifications » a été évaluée par l'organisation consultative du Comité du patrimoine mondial. Une mission de spécialistes d'ICOMOS avait visité Luxembourg à cette fin en avril 1994.

Patrimoine mondial

L'inscription au registre du patrimoine culturel mondial se faisait suivant le critère IV « offrir un exemple éminent d'un type de construction ou d'ensemble architectural et de paysage illustrant une ou des périodes significative(s) de l'histoire humaine ».

La zone protège les biens proposés pour inscription. Le périmètre englobe toutes les caractéristiques de la valeur universelle exceptionnelle, y compris l'intégrité et/ou l'authenticité du bien.

Luxembourg est classé, non pas pour des monuments ou sites isolés, mais pour un paysage urbain historique cohérent. Il distingue deux types de patrimoines : le patrimoine civil et religieux au centre-ville et dans les villes basses et le patrimoine militaire à la périphérie. Le périmètre UNESCO intègre certes les parties protégées du plan d'aménagement, mais uniquement celles en rapport avec l'ancienne ville forteresse et ses ouvrages militaires. Le projet n'inclut pas le secteur protégé du parc de la ville, quoique celui-ci renferme plusieurs anciens forts. Le Service des Sites et Monuments Nationaux et la Ville de Luxembourg voulaient éviter de placer ainsi les boulevards Royal et Prince Henri comme « enclave moderne » au cœur même d'un site à valeur universelle exceptionnelle.

Le secteur protégé que représente le périmètre UNESCO regroupe une zone centrale et une zone tampon. À l'époque de la soumission de la candidature, l'identification d'une zone tampon n'était pas obligatoire. Elle entoure le bien inscrit comme patrimoine mondial dont l'usage et l'aménagement sont soumis à des restrictions juridiques. Cette zone veille au respect des perspectives visuelles et à l'harmonie de l'ensemble.

La zone centrale « Vieille Ville » inclut le rocher du Bock, la rue du Fossé, la place Clairefontaine, la rue du Saint-Esprit, le chemin de la Corniche, le boulevard Victor Thorn, la rue du Nord et une partie de la Côte d'Eich. Il s'agit du berceau de la ville de Luxembourg. La rue du Fossé marque grossièrement le pourtour de l'ancienne enceinte en pierre construite au XII^e siècle. Le chemin de la Corniche et la citadelle du Saint-Esprit déterminent largement la silhouette de la Vieille Ville. Le quartier du gouvernement comprend les bâtiments situés à l'intérieur du périmètre défini par la place Guillaume II, une partie de la rue Notre-

Dame, la rue de l'ancien Athénée, une partie du boulevard Roosevelt et une partie du plateau du Saint-Esprit. Les limites au Grund et au plateau du Rham sont le rocher du Bock, le mur Wenceslas, la citadelle du Saint-Esprit et la Ville Haute. Des fouilles archéologiques prouvent l'occupation très ancienne du Grund et du plateau du Rham.

La zone tampon englobe la Ville Haute à partir de la rue du Fossé jusqu'à la rue Willy Goergen, la rue des Bains, la rue Aldringen. Elle se prolonge vers le parc de la Pétrusse, le pont Adolphe, le plateau Bourbon, la place de Paris, la rue du Fort Elisabeth, le côté vallée du boulevard d'Avranches. La zone inclut également le plateau du Saint-Esprit, réservé à l'époque comme « site à destination particulière ». La limite suit le tracé du viaduc de Bissen, passe devant le ravelin du Rahm, englobe Clausen, le site de l'ancien château de Mansfeld, l'église Sainte-Cunégonde, la maison natale de Robert Schuman, le parc des Trois Glands, l'ancien site du fort Olizy, la Ville Basse de Pfaffenthal jusqu'au parvis des tours Vauban. La limite remonte vers la Côte d'Eich afin d'y rejoindre la rue Willy Goergen.

Protection locale, nationale, internationale

L'objectif d'une inscription est certes la demande de reconnaissance comme site à valeur universelle et exceptionnelle. Le souci d'une protection internationale du site est cependant insépa-



© Vic Flebachi

Vue sur le rempart
de la ville

nable de la demande. La protection générale de « Luxembourg, vieux quartiers et fortifications » est régie par la loi du 18 juillet 1983 relative à la conservation et à la protection des sites et monuments nationaux ainsi que par le plan d'aménagement de la Ville de Luxembourg. La gestion du site est évaluée par le Comité du patrimoine mondial dans le cadre de rapports réguliers.

Le Plan d'aménagement adopté en 2017 par le conseil communal et approuvé par le Ministre de l'Intérieur intègre dans sa partie graphique la zone UNESCO. Il définit des dispositions spécifiques pour les « plans d'aménagement Quartiers existants » pour la Ville Haute, le plateau Bourbon, Grund, Pulvermuhl, le plateau du Rham, Clausen et Pfaffenthal. Ces dispositions visent la préservation, la protection et la sauvegarde du patrimoine. Toute intervention requiert une intégration harmonieuse dans l'ensemble des constructions voisines, respectivement du site. Le plan d'aménagement fournit les définitions juridiques des concepts de préservation, conservation, restauration et rénovation du patrimoine.

Un pourtour toujours actuel ?

Le plan d'aménagement actuel ne différencie plus entre la zone centrale et la zone tampon, les deux étant traités de façon identique. Le périmètre UNESCO touche aux secteurs protégés « d'intérêt communal environnement construit » du plan d'aménagement au quartier de la gare. L'ancien fort du parc, la tour Malakoff et l'ancien cimetière juif se situent en zone forestière. L'inscription ponctuelle et continue d'anciens forts, tels que Dumoulin, Rumigny, Louvigny ou le ravelin du Rham sur l'inventaire des monuments nationaux garantit la protection nationale au-delà de celle fournie par le plan d'aménagement de la Ville de Luxembourg. Les sites en bordure de zone ne sont pas plus menacés que celui à valeur universelle exceptionnelle.

Le 25^e anniversaire de l'inscription de « Luxembourg, vieux quartiers et fortifications » est l'occasion de se rappeler la genèse du périmètre de l'UNESCO et de comprendre les choix des limites opérés à l'époque. Toute modification de

périmètre nécessite en amont l'initiative et l'accord du Collège des bourgmestre et échevins qui devra adapter son plan d'aménagement, au cas où les sites et monuments en bordure de la zone UNESCO ne seraient pas suffisamment protégés. L'élargissement ou la modification des limites exige, en fin de procédure, l'approbation du Comité du patrimoine mondial. S'il ne s'agit pas de simples rectifications ponctuelles, l'élargissement du périmètre doit apporter un bien nouveau par rapport au site inscrit au registre du patrimoine mondial. L'exemple le plus récent est celui de la « Neustadt » à Strasbourg, inscrite en 2017 au patrimoine mondial de l'UNESCO. Elle représente un bien nouveau et distinct de la « Grande Île » reprise sur la liste mondiale en 1988.

Bibliographie

ARCHIVES DE LA VILLE DE LUXEMBOURG: LU 61.1.5. Année 1987, N°6 ; P LU IV/5 Class 13, N°597 ; LU P IV/4 A – Plans. ; LU 60.1.8., Plans-photos, N°17.

LIBER, John, Neue „Garer“ Geschichte „ Rettung des Hôtel de Paris – Neugestaltung der Place de Paris, in SYNDICAT DES INTÉRÊTS LOCAUX Luxembourg-Gare, 60e anniversaire 1931-1991.

MINISTÈRE DE LA CULTURE, Classeur UNESCO Patrimoine Mondial, administratif, presse, projet de construction ; VL, Liste patrimoine mondial N°89.

PESCH, Fernand, Le Fonds d'urbanisation et d'aménagement du plateau de Kirchberg. Histoire d'un mal-aimé, Esch-sur-Alzette, 2015.

SERVICE DES SITES ET MONUMENTS NATIONAUX, Liste des immeubles et objets classés monuments nationaux ou inscrits à l'inventaire supplémentaire, état au 1er juillet 2020.

THÉATO, Fernand, Déi urbanistesch Entwécklung vun der Stad Lëtzebuerg, Luxembourg, 2005.

UHRES, Michèle, Une ville est un ensemble social complet, in ons Stad, N°29, Luxembourg, 1988.

UNESCO ; COMITÉ INTERGOUVERNEMENTAL POUR LA PROTECTION DU PATRIMOINE MONDIAL, CULTUREL ET NATUREL, Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial, Paris, 2019.

VILLE DE Luxembourg, Plan d'aménagement général, partie écrite et partie graphique, Luxembourg, 2017.

IDEM, Vieux quartiers et fortifications, limite du bien du patrimoine mondial de l'UNESCO, N° C 699.

whc.unesco.org/fr/criteres/

www.strasbourg.eu/label-patrimoine-mondial-unesco

ZIMMER, John, Aux origines de la ville de Luxembourg, Luxembourg, 2002.

Robert L. Philippart

Dr en histoire (UCL). Thèse: Luxembourg, de l'historicisme au modernisme, de la ville forteresse à la capitale nationale (2006). UNESCO Site Manager au Ministère de la Culture

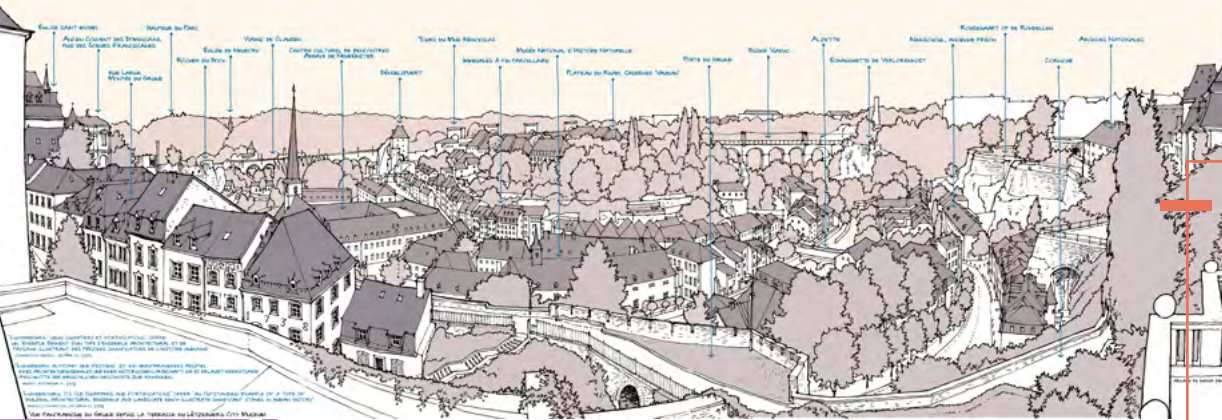
Das UNESCO Visitor Center im Lëtzebuerg City Museum

Die Kommunikation ist einer der zentralen Gedanken des Welterbe-Übereinkommens von 1972. Sie wird gleichgesetzt mit dem Schutz und der Erhaltung von Welterbestätten als Aufgaben der Vertragsstaaten (Artikel 4). Kommunikation bedeutet in diesem Zusammenhang sowohl einen Bildungsauftrag als auch eine aktive

Sensibilisierung für die Tragweite der Erhaltung des Welterbes. Im Folgenden soll erörtert werden, inwieweit das Kommunikationskriterium in die Konzeption des am 12. Dezember 2019 im Lëtzebuerg City Museum eröffneten, temporären UNESCO-Besucherzentrums eingeflossen ist.



Kondensierte Darstellung
eines Teils des Luxemburger
UNESCO-Welterbes, 2019



Für das UNESCO
Visitor Center
angefertigte
Panoramazeich-
nung des Urban
Sketchers
Arnaud de Meyer,
2019

Besucherzentren für Welterbestätten

Seit Beginn der Jahrtausendwende werden UNESCO-Welterbestätten zunehmend mit Besucher- bzw. Informationszentren (information centres),¹ ausgestattet. Abgesehen von wirtschaftlichen Gründen steht dabei oft der Wunsch im Vordergrund, mit modernen Kommunikationsmitteln eine breite Öffentlichkeit anzusprechen.

Es ist nachvollziehbar, dass die Welterbeidee mitunter als sperrig empfunden wird. Das akademische Konzept des außergewöhnlichen universalen Wertes (Zutreffen von einem oder mehreren UNESCO-Welterbekriterien, Grad an Authentizität und Integrität der Stätte als auch ihre nachhaltige Bewahrung) ist schwierig zu vermitteln. Anhand von Besucherzentren soll dahingehend Vermittlungs- und Bildungsarbeit geleistet werden und zu einer veränderten Einstellung zugunsten von Welterbestätten führen.² Obwohl diese Zentren sich in vielerlei Hinsicht von „klassischen“ Museen unterscheiden, präsentieren auch sie Geschichte, mit einem Schwerpunkt auf der Benutzererfahrung.

Besucherzentrum im Museum

Vor 25 Jahren, am 17. Dezember 1994, wurden die zum damaligen Zeitpunkt noch vorhandenen Befestigungsanlagen (etwa ein Zehntel der Festung im Vergleich zum Zustand von 1867) sowie die Altstadt Luxemburgs zum UNESCO-Welterbe erklärt. In der Folge entwickelten sich die Stadtgesellschaft und das Weltkulturerbe in einem dynamischen und integrativen Prozess weiter. Das 2019 eröffnete UNESCO-Besucherzentrum informiert über die Geschichte, Bedeutung und Merkmale des luxemburgischen Welterbes und stellt die Zielsetzungen der UNESCO sowie die Schutz- und Integrationsmaßnahmen bezüglich der Stadtentwicklung vor. Es wird nicht nur die historische Dimension der Aufnahme in das Welterbe-Register beleuchtet, sondern auch ihre Bedeutung für die Gegenwart und die Zukunft.

Für Konzept und Inhalte des hiesigen Visitor Centers wurden die 2008 herausgegebenen

Empfehlungen und Richtlinien zur Welterbekommunikation der ICOMOS (Charter for the Interpretation and Presentation of Cultural Heritage Sites) berücksichtigt.³ Welterbestätten werden hier als Orte des Lernens und Nachdenkens über die Vergangenheit sowie als Ressource für die nachhaltige Entwicklung von Gemeinschaften verstanden.

Bei der inhaltlichen Ausstellungskonzeption des Centers wurden unterschiedliche Vermittlungsmethoden gewählt. Im Vergleich zu Museen setzen Besucherzentren noch stärker auf interaktive, visuelle und auditive Medien.⁴

Das im Lëtzebuerg City Museum eingerichtete Informationszentrum, das in enger Zusammenarbeit mit der Luxemburger UNESCO-Kommission ausgearbeitet wurde, bietet eine erste Orientierung, um anschließend das geschützte städtische Kulturerbe zu entdecken.⁵ Da sich das Besucherzentrum im städtischen Geschichtsmuseum befindet, konnte auf eine stadthistorische Einführung verzichtet werden: Die hauseigene Dauerausstellung präsentiert auf drei Stockwerken die wichtigsten Daten der Geschichte Luxemburgs sowie die Entwicklung der Stadt vom 10. Jahrhundert bis heute.

Rundgang durch das Besucherzentrum

Zunächst zieht eine auf den historischen Wandtisch abgestimmte, großformatige Videoprojektion die Besucher in ihren Bann. Das Thema „Die UNESCO und das Großherzogtum Luxemburg“ stellt dann den Einstieg in das Besucherzentrum dar. Dabei zielt der erste Ausstellungsraum darauf ab, die „humanistisch geprägte Programmatik“ der UNESCO zu verdeutlichen.⁶ Die UNESCO ist nicht eine Art „Denkmalschutzverein“, sondern ein Friedensprojekt der Nachkriegszeit, an dem auch Luxemburg seit der ersten Stunde beteiligt ist.

Das für Informationszentren eher untypische Einbringen von historischen Originalobjekten (Originalfotos aus den 1940er und 1950er Jahren, ein Telegramm des UNESCO-Generaldirektors Julian



© Lëtzebuerg City Museum / Christof Weber

Sorell Huxley, die Luxemburger UNESCO-Urkunde von 1994, ein Schild, das den Eingang zur UNESCO-Kernzone von 1994 bis 2019 markiert, Gedenkmünzen und Briefmarken) schafft eine Verbindung zu den Ausstellungen im Lëtzebuerg City Museum. Interviews mit wichtigen Luxemburger Trägern der UNESCO verdeutlichen die weitreichende Wirkung der UNESCO im Großherzogtum und insbesondere in der Hauptstadt (u.a. touristische Bedeutung, wirtschaftliche Implikationen und politische Leitlinien). Ein mit weiterführenden Informationen ausgestatteter, großformatiger Touchscreen ermöglicht es zudem, das hiesige Welterbe in seinem lokalen, nationalen, regionalen und internationalen Zusammenhang zu verstehen.

Der zweite Bereich des Besucherzentrums widmet sich der jüngeren und gegenwärtigen Stadtentwicklung. Denkmalschutz und Stadtentwicklung sind oft schwer miteinander vereinbar, was auch in Luxemburg regelmäßig zu Kontroversen führt (Stichwort Cité Judiciaire). Eine kritische Auseinandersetzung mit diesem Thema war im Rahmen des Besucherzentrums jedoch weder sinnvoll noch möglich.⁷

Stadt im Wandel

Die Neubespielung des im Jahr 2017 erstellten Stadtmodells im Maßstab 1:2500 erlaubt es, auf spielerische Art insgesamt 16, zum Teil abgeschlossene, zum Teil laufende Bauprojekte innerhalb der UNESCO-Zone eingehend zu erkunden (die Muerbelsmillen, das Bierger-Center, die Fußgängerzone, der Klouschtergaart, das Gebäude des Außenministeriums usw.). Von den Bauher-

ren und Architekten zur Verfügung gestellte Inhalte (Fotos, Archivmaterial, Pläne und Skizzen) geben dem Besucher einen Blick hinter die Kulissen dieser zum Teil weitreichenden Veränderungen des Stadtbildes und zeigen auf, dass UNESCO-geschützte Kulturgüter keiner Museifizierung ausgesetzt sind. Zudem hilft eine Panoramazeichnung des Urban Sketchers Arnaud de Meyer den Besuchern dabei, bei einem Blick durch die Fenster einen Teil des Welterbes aus der Ferne zu entdecken.

Da die Öffentlichkeit nur bereit ist, das zu schützen, was sie kennt und schätzt, können Besucherzentren einen wichtigen Beitrag zum langfristigen Schutz unseres Kulturerbes leisten. Das Luxemburger Besucherzentrum soll das öffentliche Bewusstsein für die Erhaltung des Kulturerbes fördern und Bürger und Besucher zur Partizipation anregen. Indem es einen Überblick über die von der UNESCO behandelten Themen und insbesondere über die im Weltregister eingetragenen luxemburgischen Stätten gibt, sensibilisiert das Zentrum für Fragen der Denkmalpflege und des nationalen kulturellen Erbes.

¹ German Commission for UNESCO (Hg.), *Communicating World Heritage. A Guide for World Heritage Information Centres*, Bonn, 2018, S. 9.

² Schmidt, Ricarda, *Besucherinformationszentren für das UNESCO-Welterbe – eine Annäherung*, in: *Museum heute* 44 (2013), S. 10–15.

³ ICOMOS Charter for the Interpretation and Presentation of Cultural Heritage Sites, 2008, aufrufbar unter: http://icp.icomos.org/downloads/ICOMOS_Interpretation_Charter_ENG_04_10_08.pdf [zuletzt aufgerufen am 2.7.2020].

⁴ Vgl. Taheri, Babak, Aliakbar Jafari und Kevin O'Gorman, *Keeping your audience: Presenting a visitor engagement scale*, in: *Tourism Management* 42 (2014), S. 321–329.

⁵ Dumas, Astrid, Susanne Hauer und Matthias Ripp, *Learning and Having Fun: Visitor Centers Imparting Knowledge Using a New Format. Experience from the World Heritage Visitor Center in Regensburg*, 2014, aufrufbar unter: http://www.herman-project.eu/outcomes/other-documents.html?file=files/publisher/downloads_with_login/Visitor%20Centre%20Regensburg.pdf [zuletzt aufgerufen am 2.6.2019].

⁶ Genot, Gilles, *Luxemburg in der UNESCO. Die Anfangsjahre (1943 bis ca. 1950)*, in: *Hémecht* 71 (2019), S. 311–324, hier S. 311–312.

⁷ Vgl. hierzu Pauly, Michel, *Eine Stadtmauer ist keine Festung*, in: *forum für Politik, Gesellschaft und Kultur* 146 (1993), S. 4–5; Jeunes et Patrimoine, *„Ennert de Steiler“ als nächster Dominostein*, in: *forum für Politik, Gesellschaft und Kultur* 158 (1995), S. 8; Rewenig, Guy, *Nach dem Feuerwerk: Rückkehr ins finstere Schneckenhaus? Ein paar Nachbemerungen zur „europäischen Kulturstadt Luxemburg 1995“*, in: *forum für Politik, Gesellschaft und Kultur* 166 (1996), S. 9–12; Kohn, Romain, *Denkmal oder Denkmittel*, in: *d'Lëtzebuurger Land* 43 (25.10.1996), S. 4; Wagoner, Renée, *Cité judiciaire: Niemand will's gewesen sein*, in: *WOXX*, URL: <https://www.woxx.lu/2796> [zuletzt aufgerufen am 4.7.2020]; Calteux, Georges, *À l'ombre de l'Unesco*, in: *Luxembourg, 20 ans Unesco (= Nos Cahiers, 35/2, 2014)*, S. 83–118, hier S. 93–94, und Miltgen, Daniel, *25 Jahre Weltkulturerbe und kein bisschen weise*, URL: <https://www.rtl.lu/meenung/lieserbreiwer/a/1451799.html> [zuletzt aufgerufen am 4.7.2020].

Gilles Genot

hat an der Universität Luxemburg und der Pariser École Pratique des Hautes Études im Fach Geschichte promoviert. Er arbeitet seit 2019 als Kurator am Lëtzebuerg City Museum.

Texte : Philippe Beck

La reconnaissance de la valeur patrimoniale par la Ville de Luxembourg

La Ville de Luxembourg se distingue par un patrimoine bâti d'une grande richesse. Un soin particulier doit donc être apporté à sa protection, d'autant plus que le sujet tend à susciter, à l'heure actuelle comme dans le passé, de vives émotions. Or, il convient de constater que le patrimoine protégé de

Luxembourg-Ville se trouve aujourd'hui dans un excellent état. Sa protection est réglementée de manière systématique et gérée dans le respect de la substance architecturale, et ceci en étroit échange avec les propriétaires.




2658
bâtiments

dans un secteur protégé


4457
bâtiments

faisant partie
d'un secteur sensible

sont moindres, vu qu'il s'agit surtout de préserver l'apparence extérieure et harmonieuse.

En amont de son adoption, l'élaboration du nouveau PAG a fait l'objet de consultations publiques dans les différents quartiers, complétées par des séances d'information. Ainsi, bon nombre de résidents, dont des propriétaires concernés, ont pu réaliser la valeur d'une reconnaissance patrimoniale de leur bien, dont ils ignoraient souvent la valeur.

Et en principe, pour chaque propriétaire concerné, deux questions clés se posent lors de projets de travaux de conservation ou de projets de rénovation, de restauration ou de transformation. Quelles sont les obligations et règles à respecter ? Et à quelles subventions les propriétaires ont-ils accès ?

A l'écoute du propriétaire

Une équipe au sein du Service Urbanisme – Composée d'une demi-douzaine d'architectes et d'un géographe, l'équipe *Secteurs protégés* au sein du « Service Urbanisme » accompagne les propriétaires dans leurs démarches. Dans l'idéal, le propriétaire sollicite l'avis du service en amont de la demande d'autorisation, afin de pouvoir en tenir compte lors du développement du projet.

Le service met alors l'accent sur un conseil individualisé dans la recherche de la solution respectant au mieux la substance architecturale. Plutôt que de dicter une liste de critères, le service cherche à guider le propriétaire dans ses choix, dans le cadre de la réglementation en vigueur. Et afin d'assurer la meilleure guidance possible, chaque projet est encadré par deux architectes et discuté en groupe.

Les subventions communales – Elles sont définies dans le « Règlement concernant l'intervention financière de la Ville dans les frais de travaux de préservation, de conservation, de restauration et de rénovation de certains immeubles », réactualisé en 2020. Avant de définir les différents travaux énoncés dans son titre, le règlement énu-

mère leurs objets : façades, toitures, menuiseries extérieures, ferronneries et serrureries, murets de pierre et grilles séparatifs du domaine public, jardins en terrasse, murs de soutènement et aménagement extérieur du recul antérieur.

Alors que les travaux de préservation, de conservation et de restauration sont subventionnés à hauteur de 30 %, les travaux de rénovation – opérant la remise dans un état analogue à l'état d'origine – le sont à 15 %. Dans tous les cas de figure, la subvention se situe entre 750 € minimum et 20 000 € maximum. Cette dernière peut être accordée une fois tous les 20 ans. Pour les objets situés dans la « zone des sites inscrits à la liste du patrimoine mondial (UNESCO) », le montant est majoré de 10 %. Reste à préciser que ces aides sont cumulables avec les aides nationales, même si l'objet n'est pas protégé sur le plan national.

Un dialogue constructif – En fonction du projet, la protection du patrimoine peut évidemment comporter des contraintes. Étant donné qu'il touche à la propriété privée, le sujet n'est pas des moins sensibles. Comme évoqué, il ne s'agit pas de limiter le propriétaire dans ses options en lui imposant une certaine vision, mais plutôt de l'accompagner dans un projet respectant pleinement la substance architecturale dans sa juste valeur patrimoniale. Grâce au dialogue entre les services concernés et le propriétaire, le projet peut à tout moment tenir compte de l'évolution d'un quartier ou de la société.

Le patrimoine, au fil du temps et des PAG

Un développement organique – Le concept de la « path dependency », prêté à la science politique et librement traduit en « dépendance de parcours », s'avère utile pour comprendre le contexte de la protection du patrimoine. Le concept stipule que chaque situation est directement ou indirectement tributaire de décisions prises dans le passé, à d'autres époques et donc dans d'autres systèmes de valeur. Une évidence ? Oui, mais avec des répercussions sur le paysage urbain et son évolution.



Mélange d'époques
et de styles

Si le PAG adopté en 2017 a élargi le secteur protégé et adapté les règles applicables, il s'inscrit tout autant dans le développement organique d'une ville et dans une évolution : celle des différentes générations de PAG et des règles applicables. Tout ce qui est protégé aujourd'hui ne l'a pas été dans le passé, et tout ce qui a pu être autorisé dans le passé ne le pourra plus nécessairement être aujourd'hui.

À la recherche de l'universalisme ? – De nombreux sites en témoignent, comme l'Avenue de la Gare, éclectique en termes de hauteurs et de styles. Aujourd'hui, une ligne acrotère définie dans le PAP QE régit les exhaussements, seulement les anciennes façades devant être préservées. Le récent projet aux numéros 3-5 en est un bon exemple. En revanche, les propriétaires d'immeubles non encore exhausés ne peuvent bien évidemment être forcés à développer leur propriété dans ce sens. À l'inverse, les propriétaires des immeubles exhausés marquant les places de Paris et des Martyrs ne sauraient évidemment être privés de leur propriété dans le seul but d'y rétablir une ligne harmonieuse. La protection d'aujourd'hui est donc tributaire des décisions d'autrefois, expliquant les facettes variées de notre paysage urbain.

De plus, c'est la vue sur la Ville Haute depuis la Route de Trèves qui illustre parfaitement l'impossibilité d'un universalisme intemporel dans la protection du bâti : s'y offre une vue sur différentes générations de lucarnes témoignant des différen-

tes approches y apportées : avec un cadre à la couleur de l'ardoise ou avec un cadre blanc en bois, alignées avec les fenêtres ou non, en un niveau ou deux, etc. Les lucarnes datent de différentes époques et aujourd'hui coexistent, les unes à côté des autres, formant ainsi un paysage de toitures varié. Le paysage urbain est nourri par les innombrables points de vue qu'offre la topographie de la ville. Si la ville pouvait (ou plutôt devait...) être conçue ex nihilo, sans doute que les architectes et urbanistes s'y prendraient différemment.

Le PAG : entre « plan » et « cadre » – En bref, des réponses intemporelles ne sont pas seulement illusoire, mais vont à l'encontre même d'une protection qui s'inscrit inévitablement dans l'air du temps. Voilà pourquoi tous les projets sur le patrimoine bâti sont accompagnés de près. Pour pouvoir protéger, le plan d'aménagement général en tant qu'outil de protection doit être assez rigide. D'un autre côté, le PAG doit rester flexible pour pouvoir prendre en compte des évolutions sociétales. En dernière analyse, il s'agit de protéger le patrimoine tout en le laissant vivre.

Philippe Beck

Philippe Beck est consultant en relations publiques et est passionné par les questions politiques et sociales de notre temps.

Text: Simone Beck

Die Polvermillen: Von mittelalterlichen Mühlen über moderne Industrie zum neuen Stadtviertel

Während mehrerer Monate stand auf der "Polvermillen" ein großes weißes Zelt, unter dem Sanierungsarbeiten auf einem Gelände stattfanden, das seit dem Mittelalter ununterbrochen handwerkliche und industrielle Betriebe beherbergt hat. Seine günstige Lage an der Alzette ermöglichte den Betrieb von Mühlen und den Antrieb von Wasserturbinen für die Textilindustrie.

Im 20. Jahrhundert ließen sich dort eine metallverarbeitende Industrie und ein großer Reinigungsbetrieb nieder. In Kürze soll in Pulvermühle ein neues Wohngebiet mit über 210 Wohneinheiten entstehen. Grund genug, sich mit diesem interessanten Stadtviertel zu befassen.

Vom „Vechenuel“ zur „Polvermillen“

So vielfältig wie die Betriebe, die sich im Laufe der Jahrhunderte dort niedergelassen haben, sind auch die Ortsbezeichnungen. Im 13. Jahrhundert vermachte eine reiche Witwe den Schwestern vom Heiligen Geist 14 Morgen Land bei der „Vechenuel“, die ihren Ort von dem lateinischen Namen der Wicke (vicia) herleitet, aus dem später „Fetschenuel, Fetschendall, Fetschenhaff“ hergeleitet werden. 1292 ergeht eine große Schenkung (die Fetschenscheune mit rund 80 ha Land) an die Abtei Altmünster. 16 ha dieses Grundstückes liegen im Fetschendall, der späteren Pulvermühle.

Wolle, Pulver, Öl

Als Ende des 14. Jahrhunderts neue Befestigungswerke entstehen, wird die Verbindung zwischen dem Fetschendall und der Abtei Altmünster schwierig, und der Bau einer Mühle durch einen gewissen Jan Wagemann aus Brüssel endet mit

Eines der ältesten Fotos der Photothek:
die Anlagen in Pulvermühle im Jahre 1855



© Photothèque - Foto Pulvermühl Inconnu 1855



einem wirtschaftlichen Misserfolg. Die Mühle, die im Volksmund „Neue Mühle“ hieß, beherbergt kurzfristig ein Walkwerk, wird dann aber im 16. Jahrhundert von Peter Ernst von Mansfeld angemietet, um dort Schießpulver herstellen zu lassen („ad construendam ibi molem pulveris tormentarii“). „In der stillen, abseits gelegenen Klostermühle wird jetzt 24 Jahre lang, Tag und Nacht, Holzkohle gemahlen, mit Schwefel und Salpeter vermischt und unter Zusatz von Wasser zu einer festen Masse zusammengewalzt“.¹

Von diesem Zeitpunkt an bürgert sich für diese ganze Gegend entlang der Alzette der Name „Pulvermühle“ ein. Diese Bezeichnung bleibt bestehen, auch wenn kurz nach Mansfelds Tod die Mühle zu einer Öl- und Mahlmühle umfunktioniert wird.

Nationaleigentum

Nach der Besetzung Luxemburgs durch die französischen Truppen 1795 werden Klöster und Kirchen als Nationaleigentum an Privatinteressenten verkauft. Das große Areal der Pulvermühle mit sämtlichen Wohn- und Nutzungsbauten geht an die Ehefrau Vincent Légiers, des Kommissars der Zentralverwaltung des Département des Forêts, die ihren Sitz in Luxemburg hatte. Nach den Wirren der französischen Besatzung erlebt die Pulvermühle einen kurzen Aufschwung, als J. Georg Eydt sie ersteht. Er ist der Vater des späteren Stadtarchitekten Jean-François Eydt, der aber nicht in die beruflichen Fußstapfen seines Vaters treten will. Nach dem Tod von J. Georg Eydt (im September 1835) steht die Mühle zum Verkauf.

Vom Buchdruck zur Baumwollspinnerei

Jean-Pierre Kuborn (1796-1872), ein angesehener Buchhändler und Verleger aus Luxemburg-Stadt, erwirbt die Anlage, um sich einer ganz anderen Berufssparte zuzuwenden: der Baumwollspinnerei, deren Infrastruktur er auf dem Gelände der ehemaligen Pulvermühle errichtet. Sein Vorhaben zeugt von Weitsicht und unternehmerischem Mut. Er lässt einen Kanal ziehen, um mit Wasser aus der Alzette eine hydraulische Turbine anzutreiben, eine dreistöckige neue Halle wird für die Spinnerei gebaut und aufwändige Maschinen aus dem Ausland bestellt. 1841 wird der erste Faden aus amerikanischer Baumwolle gesponnen, und zwei Jahre später erhält Kuborn die Genehmigung, am Bisserweg eine Färberei zu eröffnen. Trotz starker ausländischer Konkurrenz investiert er weiter in sein Unternehmen: Er errichtet eine mechanische Trikotweberei und erhöht die Energiezufuhr durch den Einsatz einer Dampfmaschine, die bis zu 14 PS Leistung erbringt. Anfang der 1850er Jahre beschäftigt Kuborn 100 Arbeiter und Arbeiterinnen, für die er auch eine „Société de secours et d'arbitrage des ouvriers“ ins Leben ruft.

Die Auswirkungen des amerikanischen Sezessionskrieges

Aber der Betrieb Jean-Pierre Kuborns, der auch Sekretär der Handelskammer ist, wird Opfer der Globalisierung. Wenn es auch ursprünglich eine gute Idee zu sein scheint, Baumwolle zu spinnen, die von Erntezeiten unabhängig ist und ständig geliefert werden kann, so ist sie doch von weiten Handelswegen und Weltmarktpreisen abhängig. Der Sezessionskrieg in den USA (1861-1865) führt



Die ehemalige
Villa Conroth am
Bisserweg

zu einer Explosion der Baumwollpreise und zu einer Verzögerung der Lieferungen. 1862, nach etwas mehr als 20 Jahren, verkauft Kuborn die Baumwollspinnerei in Pulvermühle an Nicolas-Joseph Conrot und Sigisbert Léon Lamort.

Die „Pulvermühler Tuch- und Trikotfabrik“

Nicolas-Joseph Conrot konzentriert sich auf die Fabrikation von Trikotagen in Pulvermühle. 1876 überlässt sein Sohn Victor die Leitung der Anlagen in Pulvermühle den Brüdern Louis und Jacob Godchaux, den Eigentümern der Tuchfabrik in Schleifmühle. In den neuen Fabrikanlagen der „Pulvermühler Tuch- und Trikotfabrik“, die nach Plänen der Architekten Jean-François Eydt und Pierre Funck entstehen, finden zeitweilig 400 Menschen Brot und Arbeit. Rasch werden die Räumlichkeiten auf Pulvermühle zu klein für das aufstrebende Unternehmen. Als nach dem Abzug der Preußischen Garnison 1867 die Rhamkasernen frei werden, richtet die Tuch- und Trikotfabrik dort ihre Abteilung mit den Handwebstühlen ein, die bis 1896 dort produzieren.

Draperies luxembourgeoises S.A. – Luxemburger Tuchfabrik A.G.

1883 werden die Schleifmühle und die Pulvermühle in einer neuen Gesellschaft zusammengeschlossen, der „Draperies luxembourgeoises S.A. – Luxemburger Tuchfabrik A.G.“ Diese neue Gesellschaft hat Niederlassungen in Ettelbrück und Laroche und beschäftigte rund 2000 Arbeiter – davon 500 in Pulvermühle –, wo ca. eine Million Trikots pro Jahr produziert werden.

Krieg und Krise

Während des Ersten Weltkrieges bricht auf Grund der Zulieferschwierigkeiten und der Unterbrechung der Transportwege die Produktion ein, aber es wird weiterhin in die Ausrüstung des Betriebes investiert, so dass nach dem Krieg die Fabrik wieder rasch funktionsfähig ist. Für zahlreiche Luxemburger Unternehmen waren die 1920er und 1930er Jahre schwierig: Die Auflösung des Zollvereins und die Anlaufzeit der *Union économique belgo-luxembourgeoise* stellten sie vor große Herausforderungen, die durch die Wirtschafts-



krise Anfang der 1930er Jahre noch verschärft werden. Das Werk in Schleifmühle schließt am 1. September 1939. Der Betrieb in Pulvermühle stellt sich 1934 um und produziert unter dem Markennamen „Luxe Lux“ Damenunterwäsche und Blusen, zum Teil mit Kunstseide.

„Ons Polvermille stierft...“

Während der deutschen Besatzung werden die Anlagen in Pulvermühle beschlagnahmt und Hellmuth Lemm, einem Trierer Geschäftsmann, überlassen, der dort weiterhin unter dem Namen „Luxe Lux“ (mit dem „Roude Léiw“ im Logo!) „rosafarbene Trikotmeterware, Schlüpfer sowie Trikotfutterstoffe für die auch in Pulvermühl ansässige *Romika* Schuhproduktion in den übernommenen (sic) Rundstrickmaschinen“² herstellt. Der rechtmäßige Direktor des Unternehmens Emile Godchaux stirbt am 21. November 1942 während des Transportes in das Konzentrationslager Theresienstadt.

Ein Versuch nach dem Krieg, die Textilfabrikation in Pulvermühle wieder aufleben zu lassen, scheitert, auch an den hohen Lohnunterschieden zwischen Luxemburg und Belgien oder Holland. Außerdem wird der Markt zunehmend mit

preiswerterer Ware niedrigerer Qualität überschwemmt, so dass die Firmenleitung beschließt, das erst 1947 gegründete Werk in Pulvermühle Ende 1950 zu schließen. Diese Schließung markiert auch das Ende der Luxemburger Textilindustrie, die während Jahrzehnten sehr erfolgreich gewesen war.

Neue Industrien: vom Tirfor zur Trockenreinigung

1947 gründen Pierre Medawar und Jacques Arizoli die Aktiengesellschaft SECALT mit dem Ziel, eine patentierte Zugmaschine, den sogenannten Tirfor, zu produzieren. Sie lassen sich Anfang der 1950er Jahre in den Gebäuden der ehemaligen Tuchfabrik nieder und erwerben 1958 die 2,5 ha des Grundstückes, von wo aus eine einmalige Erfolgsgeschichte ihren Anfang nimmt. „Der ungewöhnliche Erfolg der SECALT ist in erster Linie zurückzuführen auf die Herstellung des Tirfor-Gerätes, dieses tragbaren und handbetriebenen Zug- und Hebeapparates, dessen Zuglänge unbegrenzt ist und der in jede Richtung – horizontal, schräg oder vertikal – arbeitet.“³ So kommt der Tirfor beispielsweise beim Bau der Roten Brücke zum Einsatz oder alle Jahre wieder bei der Errich-

Die Trockenreinigung Express





...in Erwartung eines neuen Stadtviertels

tung der großen Weihnachtsbäume im öffentlichen Raum. 95 % der Produktion werden exportiert, und es entstehen Produktionsstätten in der ganzen Welt.

1950 wird in den Hallen, in denen während des Krieges die Romika-Gummischeuhe produziert wurden, die Trockenreinigung „Express“ eröffnet. Das Unternehmen braucht die Wasserkraft nicht mehr, welche die Alzette seit Jahrhunderten geliefert hatte. Der Wasserkanal wird zugeschüttet und 1955 kauft „Express“ das Gebäude, das bis dahin nur gemietet worden war. Die Modernität und Effizienz des Unternehmens bringen es mit sich, dass es rasch vergrößert werden muss. Eine vollautomatische Dampfanlage, eigene Transformatoren und die innovative Technik des „avancement automatique“ bewirken, dass ein Kleidungsstück nur 1-2 Tage braucht, um vollständig gereinigt und gebügelt zu werden.

Ein neues Viertel entsteht.

Die langjährige Präsenz von Industriebetrieben, die den Boden oft bis in 8 Meter Tiefe verunreinigt haben, macht eine aufwändige Bodensanierung notwendig, ehe dort ein neues Wohnviertel entstehen kann. Die Folgeschäden durch die Firma SECALT sind nicht so gravierend wie die, welche durch die Chemikalien der Trockenreinigung entstanden sind. Unter dem beeindruckend großen

weißen Zelt wurden Schadstoffe entsorgt und abtransportiert und der Boden gereinigt, ehe dort ein neues Stadtviertel mit 210 Wohneinheiten und 1.600 Quadratmetern Bürofläche gebaut werden kann. Mehr als 11 Ar werden als Grünfläche angelegt. Sieben der ehemaligen Industriegebäude, die unter Denkmalschutz stehen, werden restauriert und in das Viertel integriert. Dazu gehört z. B. die schöne Villa am Bisserweg, die Victor Conrot 1882 errichten ließ. Das Kesselhaus mit seinem typischen eckigen Schornstein und das – leider durch einen rezenten Brand beschädigte – Gebäude mit der Turmuhr werden wieder instandgesetzt und dem neuen Viertel einen interessanten historischen Flair geben.

Simone Beck

Simone Beck ist Präsidentin der Luxemburger UNESCO-Kommission und Koordinatorin von ons stad.

- 1 Joseph Reuter, Pulvermühle, Hémécht 1963/1, S. 120
- 2 www.industrie.lu
- 3 Hubert Hoffmann, Pulvermühle im Laufe der Zeit, 1963, S. 29

Text : Katja Taylor

Der Weg ist das Ziel: Stadtrundgänge in der UNESCO-Zone

Das Begehen des Stadtraums schafft eine ganz besondere Beziehung zum dort vorhandenen Kulturerbe. Denn diese Art der Fortbewegung begünstigt nicht nur die geistige Aktivität: Sie hat die Besonderheit, innere und äußere Erfahrungswelten zusammenzubringen.

Als UNESCO-geschütztes Gesamtensemble ist Luxemburg, Altstadt und Festung - geprägt durch die schönen Täler der Alzette und der Petruß - bestens für eine solche Erkundung geeignet und erlaubt eine tiefere Auseinandersetzung mit dem urbanen Raum.





© Vic Fischbach

Laufen ist die älteste und demokratischste Form der Fortbewegung, ausschlaggebend für die Entwicklung der Menschheit und eine der ersten Sachen, die wir als Kleinkinder meistern. In aufrechter Haltung einen Fuß vor den anderen setzen, das ist für die meisten Leute selbstverständlich. Jedoch verbirgt sich hinter jedem Schritt ein komplexes Zusammenspiel von Körperempfindung und visueller Wahrnehmung, von Tiefensensibilität und Gleichgewichtssinn.

Gehen ist auch die langsamste Art sich fortzubewegen und lässt unseren Geist ebenfalls wandern. Dass sich unsere Gedanken vermutlich dem Tempo unserer Schritte anpassen, darauf weist Rebecca Solnit in ihrem Buch *Wanderlust: A*

History of Walking hin: „I suspect that the mind, like the feet, works at about three miles an hour. If this is so, then modern life is moving faster than the speed of thought, or thoughtfulness.“¹ Die dem Menschen eigene Fortbewegungsart kann also das (Nach)Denken fördern und ein beachtliches Gedankengeflecht weben.

Die Verbindung zwischen Füßen und Gedanken

Tatsächlich wird im Laufe der Geschichte immer wieder auf den Zusammenhang von Gehen und Denken hingewiesen. So behauptete Jean-Jacques Rousseau in seinen *Confessions*: „Je ne puis méditer qu'en marchant, sitôt que je m'arrête, je ne pense plus, et ma tête ne va qu'avec mes

pieds.”² Auch Søren Kierkegaard bevorzugte das Philosophieren zu Fuß. In seinen Spaziergängen durch Kopenhagen studierte er seine Mitmenschen und formulierte dabei seine Theorien. Inzwischen wurde der Zusammenhang von Gehen und Denken auch wissenschaftlich nachgewiesen: Die rhythmische Bewegung des Laufens stimuliert den Hippocampus und begünstigt somit die geistige Aktivität.

Eine bestimmte Gehbewegung erweist sich also als Bedingung einer bestimmten Wahrnehmung. Körperliche und geistige Aktivität gehen beim Spazieren eine sonderliche Konvergenz ein. Auch sorgt das Laufen für eine gewisse zeitliche und räumliche Kontinuität. Wir gelangen nicht von A nach B, ohne die Zwischenstationen wahrzunehmen, wie etwa mit dem Auto oder dem Flugzeug. Vielmehr ist beim Spazieren der Weg das Ziel. Das Zufußgehen verortet und verbindet uns mit dem Hier und Jetzt, mit unserer Umwelt und unseren Mitmenschen.

Die Verschmelzung innerer und äußerer Welten

Somit kann Laufen nach Michel de Certeau als räumliche Praxis, die innere und äußere Welten zusammenbringt, verstanden werden. Die Bewegung des Körpers aktiviert das denkende Ich und bringt es mit der Außenwelt in Kontakt, was zu einem gegenseitigen Austausch führt. Darauf weist auch die Kunsthistorikerin Nancy Forgione hin: “The intrinsic process of walking, with its phenomenologically coherent intertwining of body, mind, and vision, can stimulate (...) a sense of the continuity of the self amid the flux of the world, and can thereby help define their relationship to each other.”³ Beim Spazierengehen werden somit die Grenzen zwischen dem Selbst und der Umgebung erforscht.

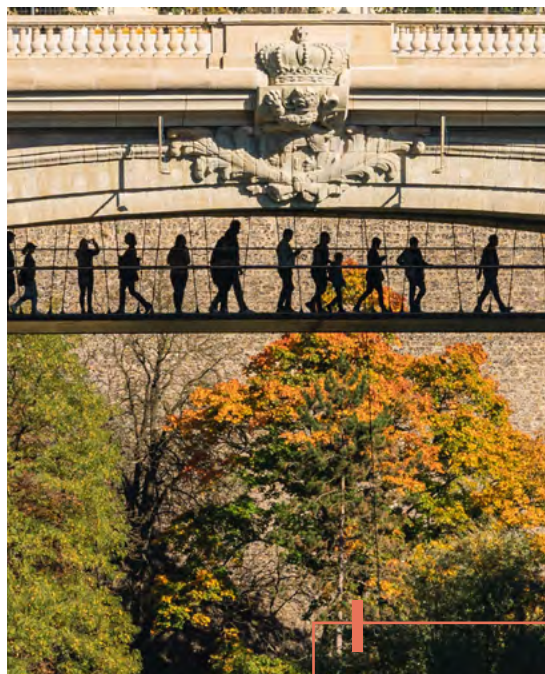
Das Innere fließt dabei ins Äußere. Es entsteht eine offene und achtsame Haltung, eine gewisse Aufgeschlossenheit der Umwelt gegenüber, was in Virginia Woolfs Werk *Street Haunting: A London Adventure* bildlich veranschaulicht wird. Im Stil eines Gedankenflusses beschreibt die Erzählerin wie sich bei einem Winterspaziergang durch die Großstadt die beobachteten Szenen mit dem eigenen Bewusstsein füllen, wie dadurch eigene Erzählungen und Handlungen entstehen. Das wahrnehmende Ich wird zum großen Auge auf der Suche nach Einblicke in fremde Lebenswelten: „The shell-like covering which our souls have

excreted to house themselves, to make for themselves a shape distinct from others, is broken, and there is left of all these wrinkles and roughnesses a central oyster of perceptiveness, an enormous eye.”⁴

Die Stadt und das Selbst

Als Zentrum menschlicher Aktivität eignet sich die Stadt besonders gut für selbstreflexive Begegnungen mit der Außenwelt zu Fuß. Beim Laufen entsteht ein Wechselverhältnis zwischen dem Selbst und der Stadt, die sich gegenseitig beeinflussen. Denn der urbane Raum prägt nicht nur den Fußgänger: Er prägt im Gegenzug auch das Stadtbild. In Spaziergängen wird die Stadt angeeignet, der Fußgänger interpretiert die Stadt auf persönlicher Ebene und spielt eine aktive Rolle als wahrnehmendes aber, auch gestaltendes Ich.

Demzufolge begegnet der Fußgänger dem in der Stadt vorhandene Kulturerbe ganz anders als bei



Die Brücke unter der Brücke....

einer Hop-on-Hop-off-Bustour. Durch die intensive Auseinandersetzung mit der Umgebung und die dynamische Wechselbeziehung zwischen Stadt und Selbst entsteht eine direktere Verbindung mit den Denkmälern, den Straßen oder der Architektur vor Ort. Auch können Details unmittelbar entdeckt werden, kleine versteckte Gassen oder die architektonischen Merkmale eines Gebäudes.

Hierbei werden alle Sinne mit einbezogen: das Abtasten einer Mauer, das Hallen der Stimme unter einem Bogen, der Geruch des mit Moos überwachsenen Steins. Zu Fuß sieht man nicht nur das Kulturerbe, man fühlt, hört und riecht es. Auch füllt man den Ort mit seinen eigenen Erfahrungen und Erinnerungen. Die tiefere Wahrnehmung, die das Gehen mit sich bringt, und der Dialog, in den man somit mit dem Kulturerbe tritt, machen Rundgänge zu Fuß die spannendste Art, das Kulturerbe einer Stadt zu entdecken.

In Gedankenschritten durch Luxemburg-Stadt

Als Ballungsort für einzigartiges Kulturerbe und UNESCO-geschütztes Gesamtensemble ist Luxemburg, Altstadt und Festung, bestens für eine solche Erkundung zu Fuß geeignet. Die engen verschlungenen Straßen und die Gebäude der historischen Festungsstadt, die besondere Topographie von Hügeln und Tälern und die vielschichtige Stratigraphie, die Luxemburgs archäologische Geschichte erzählt, sind nur einige der Merkmale, die den außergewöhnlichen universellen Wert der Stadt ausmachen.

Ob alleine, mit Audioguide oder einem Gästeführer sorgen die Stadtrundgänge durch die UNESCO-Zone für einen regen Austausch mit dem lokalen Kulturerbe, lenken den Blick auf Details und erklären historische Hintergründe, was eine tiefere Auseinandersetzung mit der Stadt ermöglicht.

Luxemburg erkunden, sich selber erkunden.

Sonnige Marktszene



© Vic. Fischbach

Allerdings haben Besucher die Qual der Wahl, denn das Angebot reicht von Spaziergängen, die Luxemburgs außergewöhnliche Merkmale als UNESCO-Weltkulturerbe hervorheben (die UNESCO-Promenade, auch als Radweg verfügbar), bis hin zu Rundgängen, die bestimmte bauhistorische Elemente als Anhaltspunkt nehmen (das Schloss Mansfeld, die Wenzelmauer oder die Vauban-Festungsanlage) oder gezielt auf das Naturerbe eingehen (die Rosen von Limpertsberg). Für diejenigen, die Luxemburg nicht zu Fuß entdecken können, gibt es den barrierefreien Rundgang (UNESCO Tour für Alle), der bequem und sicher mit Rollstuhl oder Kinderwagen befahren werden kann.

Besonders spannend sind die Spaziergänge, die weniger bekannte Themen der Stadtgeschichte beleuchten. So geht der Godchaux-Rundgang den Spuren der industriellen Revolution nach. Denn nicht nur die Minette-Gegend kann auf eine Industriegeschichte zurückblicken. Bevor es sich zu einem internationalen Finanzzentrum entwickelte war Luxemburg-Stadt von der Textil- und Handschuhmanufaktur stark geprägt. Wolle wurde über die Häfen von Antwerpen und Marseille importiert und die fertigen Produkte wurden weltweit verkauft. Hier spielte die Tuchfabrik Godchaux an der Schleifmühle, die bis zum Beginn des Zweiten Weltkriegs in Betrieb war, eine wesentliche Rolle. Die Textilindustrie hinterließ ihre Spuren im Stadtbild: Schornsteine, die das Ansammeln von Rauch im Tal vermeiden sollten, sind immer noch zu sehen, wie viele andere Zeitzeugen, auf die im Stadtrundgang eingegangen wird. Laufend begegnet man sie wie sie früher erlebt wurden, man geht die gleichen Wege, füllt sie mit eigenen Erzählungen und ergänzt die historischen Eckdaten mit gelebter Erfahrung.

Auf einen Streifzug durch die Stadtgeschichte lädt auch der Rundgang „Frauenleben - Frauenlegenden“ ein und betont dabei die wichtige Rolle, die Arbeiterinnen und Adelige, Hebammen und Heilige in der historischen Entwicklung Luxemburgs gespielt haben. Erwähnenswert in diesem Zusammenhang ist die Kaiserin Maria Theresa (1717-1780): Als einzige weibliche Herrscherin der Habsburgermonarchie war sie in den Erbfolgekriegen militärisch erfolgreich und setzte modernisierende und erstaunlich aktuelle Reformen durch, wie zum Beispiel die Einschränkung der Steuerprivilegien der Adligen. Auch ist der viel spätere Einsatz des „Mouvement de libération des femmes“ für Lesbenrechte und die Entkrimi-

nalisation der Abtreibung in den 1970 Jahren bemerkenswert, sowie deren Durchsetzung von Reformen in den Bereich Erb-, Scheidungs- und Arbeitsrecht. Im Rundgang wird jedoch auch darauf hingewiesen, dass die Chancengleichheit noch nicht erreicht ist: Die weibliche Beschäftigungsquote liegt immer noch unter dem europäischen Durchschnitt und in Politik und Wirtschaft werden viele Mandate weiterhin von Männern ausgeführt. Der Rundgang, der vom Zentrum für Frauen- und Genderwissen CID-Fraen an Gender mitentwickelt wurde, bewegt Besucher dadurch auch zum zukünftigen Handeln. Er fungiert als Denkanstoß, dem im offenen, aufnahmebereiten Zustand des Gehens optimal nachgegangen werden kann.

Luxemburg erkunden, sich selber erkunden

Ein Spaziergang durch Luxemburg bedeutet, sich die Stadt anzueignen und eine persönliche Verbindung zu ihr herzustellen. Es entsteht ein dynamisches Hin und Her, in der das wahrnehmende Ich mit dem urbanen Raum in einen Dialog tritt. Die selbstreflexive Wirkung des Laufens durch die Stadt fasst Rebecca Solnit wie folgt zusammen: „Exploring the world is one of the best ways of exploring the mind and walking travels both terrains.“¹ Laufend wird die innere Landschaft genauso erkundet wie die Äußere: Man schlendert durch die verschlungenen Gassen der Stadt und des Gemüts, besteigt die Hügel und taucht in die Täler auf der Suche nach neuen Erfahrungen und Erkenntnissen.

1 Solnit, Rebecca. *Wanderlust: A History of Walking*, London and New York: Verso, 2001, S. 10

2 Forgione, Nancy. 'Everyday Life in Motion: The Art of Walking in Late-Nineteenth-Century Paris', *The Art Bulletin*, vol. 87, no. 4, 2005, S. 664

3 Rousseau, Jean-Jacques, *Confessions IX*, Editions Barbier 1846, p. 34

4 Woolf, Virginia. 'Street Haunting: A London Adventure' [1930], *Street Haunting*, London: Penguin, 2005, 1-15

de Certeau, Michel. 'Walking in the City,' *The Practice of Everyday Life*, trans. Steven Randall, Berkeley, Los Angeles, London: University of California Press, 1984, 91-110

Katja Taylor

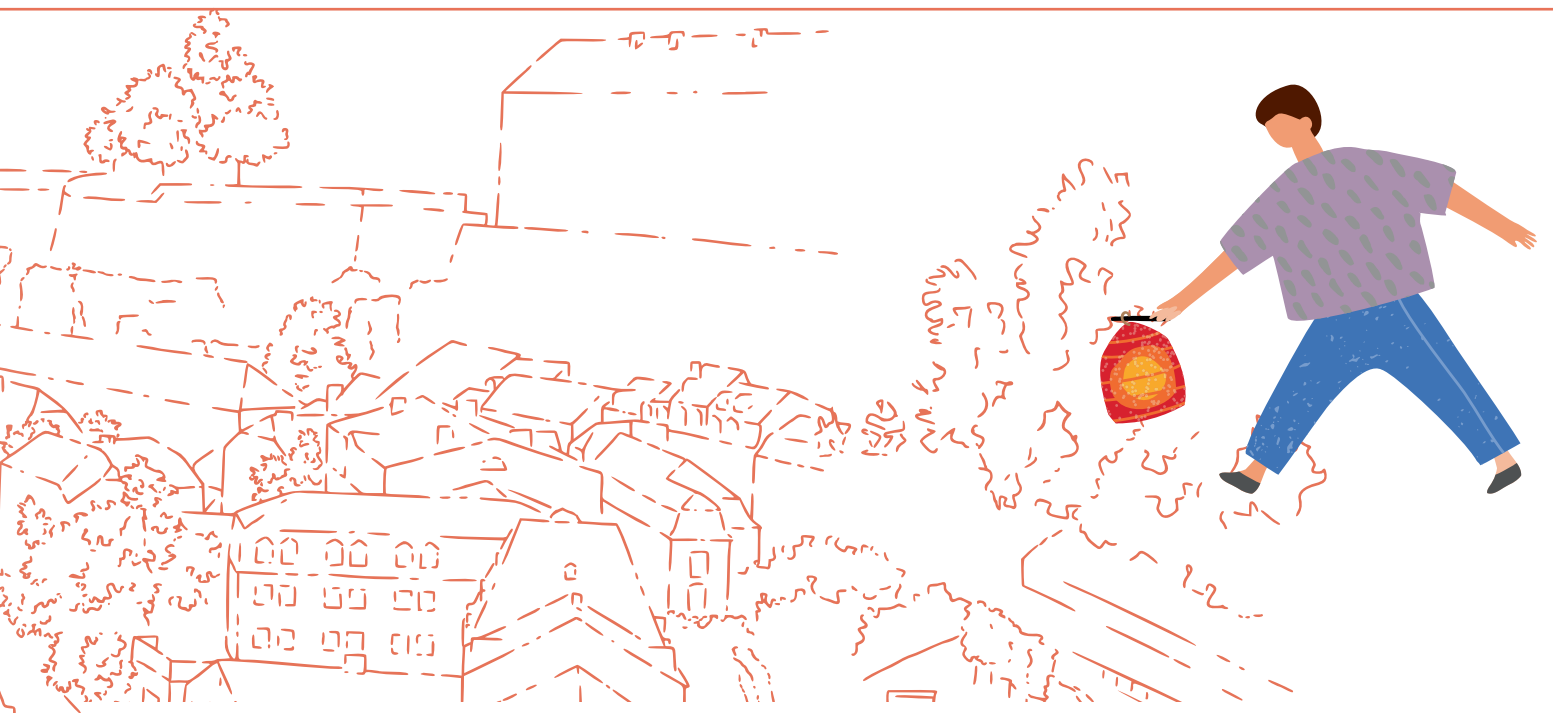
ist gelernte Kunsthistorikerin und als Kommunikationsexpertin im Kulturbereich tätig. Sie interessiert sich besonders für aktuelle sowie historische Gendertemen.

Text : Patrick Döndelinger
Illustration : lola

D'immateriellt Kulturierwen

**Klibberen, Liichtegoen, Buergbrennen,
Fliederchesdag, Éimaischen, Oktav,
Schueberfouer - an all déi aner.**

ONS STAD 122



D'immateriell Kulturierwen ass eng UNESCO-Terminologie. Niewent der Iechternacher Sprangprëssessioun koumen 2008 dräi Stater Traditiounen op den nationalen Inventar - d'Schueberfouer, d'Éimaichen an d'Oktav. Et ginn awer och nach aner intressant Gebräich wéi Klibberen, Liichtegoen, Buergbrennen a Fliederchesdag. Dës lieweg kulturell Traditiounen si ganz wichteg fir d'Zesummeliwwen an den Zesummenhalt an der Stad a sollen dofir allen Awunner vermëttelt ginn, esou dat jidderee drun deelhuele kann.

D'Organisatioun vun de Vereenten Natiounen fir Erziéung, Wëssenschaft a Kultur (UNESCO) bezeechent als „immateriell Kulturierwen“ (IKI) Gebräicher, Opféierungen, Ausdröcksweisen, Uluechten, Wëssensschätz a Fangerfäerdegkeeten, déi d'Leit als Deel vun hirem kulturellen Ierwen ugesinn. Vu Generatioun zu Generatioun ginn dës Traditiounen ëmmer nei vun hiren Ierwen mat Liewen erfëllt, am Zesummespill mat hirem jeeweilegen Ëmfeld, hirer Geschicht an der Natur. Dës „lieweg Kulturierwen“ vermëttelt esou de Mënschen e Gefill vun Identitéit a Kontinuitéit, gekoppelt mat Villfältegkeet, Schafensfreet a sozialem Zesummenhalt.

Wéi d'UNESCO-Konventioun vun 2003 iwwert d'Erhale vum immaterielle Kulturierwen 2005 an der Chamber zur Ofstëmmung komm ass, war d'Iddi, domadden de Wee fräi ze maachen, fir datt d'Iechternacher Sprangprozessioun kéint op d'UNESCO-Representativlëscht vum immaterielle Kulturierwen vun der Mënschheet kommen.

Während den Debatten huet dunn awer déi fréier Stater Buergermeeschtesch, d'Madame Colette Flesch, betount, datt et an onser Stad och eng ganz Rëtsch lieweg Traditiounen géinge ginn, déi et derwäert wieren, offiziell unerkannt ze ginn. An se huet der och gläich e puer genannt, déi een um nationalen Inventar vum immaterielle Kulturierwen, esou wéi en vum Kulturministère op Avis vun der UNESCO-Kommissioun 2008 festgehal gouf, erëmfënnt: niewent der Sprangprozessioun sinn dat d'Schueberfouer mat hirem Hämmlsmarsch, d'Éimaichen, esouwéi d'Oktav zu Éier vun der Muttergottes vu Lëtzebuerg. Alles an allem ware vun deene véier Traditiounen, déi deemols offiziell unerkannt gi sinn, der also dräi aus der Stad.

Laut de Krittäre vun der UNESCO-Konventioun kéinten der awer nach vill méi hei am Land als lieweg Kulturierwen bezeechent ginn. Dofir war et och en Uleies vun der Präsidentin vun der UNESCO-Kommissioun, der Madame Simone Beck, datt den nationalen Inventar vum immaterielle Kulturierwen sollt erneiert an erweidert ginn. Esou

ass um Enn vun der Schueberfouer 2018 en Opruff un d'Leit gemaach ginn, si sollte fir hiert liewegt Kulturierwen, wat se selwer praktizéieren a weiderginn, eng Ufro stellen, fir op den offiziellen Inventar ze kommen. Dës Inventariséierung ass deemno fir d'alleréischt emol e Prozess, duerch deen d'Leit déi de Gebrauch liewen – déi sougenannten Trägergemeinschaften – sech selwer dem kulturellen an soziale Wäert vun hirer Tradition bewosst ginn, éier se déi da mat anere Leit deele kënnen. Dëst Deelee vum liewege Kulturierwebrauch ëmsou méi Vermittlungstrennungen, wéi an der Stad haut déi meeschte Leit net méi mat deenen Traditionen grouss gi sinn a se dofir och dacks net kennen oder verstinn. Dobäi ass grad dat zesummen Erliewe vum liewege Kulturierwen een onersetzbare Faktor vu sozialem Zesummenhalt an nohalterger Entwécklung an onser Stad. Dëst ass de wierkleche Wäert vum immaterielle Kulturierwen – an eben net Krittere wéi Authentizitéit an Aussergewéinlechkeet wéi beim gebaute Kulturierwen. Ganz am Géigendeel: Fir lieweg ze bleiwen, müssen d'Traditionen sech stänneg der Entwécklung vun der Gesellschaft an der Natur upassen.

Gi mer de Kategorië vun der UNESCO-Konvention no, esou gesäit een, wat fir eng lieweg Villfältigkeet vun immateriellem Kulturierwen et um Gebitt vun der Stad haut gëtt. Verschidde Gebräicher si schonns um nationalen Inventar, anerer um Wee dohinner.

Geschwat

D'Haus- an d'Flouernimm sinn - nieft den Uertschafts- a Stroossenimm - als traditionellt Orientierungssystem e liewegt Kulturierwen, dat iwwert Generatiounen ewech bis haut virun allem mëndlech iwwerliewert gëtt. Eis Gemengeverantwortlech hunn awer zënter Joere schonns déi gutt Initiativ ergraff, déi traditionell Uertsbezeichnungen op den offizielle Stroosseschëlde ze vermierken an och d'Haltestelle vum ëffentlechen Transport derno ze nennen. Ech konnt materliewen, wéi bei enger Féierung fir Kanner d'Joffer erkläert huet, dat „op der Uecht“ (am Ufank vun der „Groussaass“, beim „Dierfgen“) dat Haus do „Konrod-

seck“ heescht, wouropshin ee Kand zum anere sot: „Wéi, kënnen d'Häiser och en Numm hunn?“ – „Jo natierlech kënnen déi dat!“

Op alle Fall huet keen „Kuff d'Schmull“ geruff – wat jo Jéinesch ass an nëmmen nach brochstéckhaft zu Weimeschkierch an am Pafendall geschwat gëtt, an doriwwer eraus awer villäicht nach e liewege Bestanddeel vun enger gewëssener Jugendsubkultur ass.

Gespillt

Fir d'Kategorie „kënschtleresch Ausdrucksforme viru Publikum“ kéint een d'Lëtzebuerger Volleksdanz nennen, wéi se vu Folklorclibb wéi „Uucht la Veillée“ nees zu neiëm Liewen erwächt gi sinn a regelméisseg an der Stad viru Publikum opgefouert ginn.

Gefeiert

Eng vun de beléiftsten Traditionen bei de Lëtzebuerger ass d'Éimaichen mat hire „Péckviller“, en alen Aulebäckemaart, deen zënter Joerhonnerte Joer fir Joer op Ouschterméindeg um „Fëschmaart“ ofgehele gëtt – organiséiert vum „Comité Alstad“ an der Gemeng. Et ass haut niewent der Stater Braderie eng vun deenen ëmmer

Charles Soubry (2012) © Photothèque de la Ville de Luxembourg.



D' Buerg brennt a verjot de Wanter.



méi rare Geleeënheeten, wou d'Stackstater sech nach kënnen ënnert sech erëmfannen, Jenni a Menni erëmgessinn, an deen neiste Beschass weidererzielen...

D'Schueberfouer mat hirem Hämmelsmarsch ass dat gréisst Volleksfest hei am Land. D'Urspréng ginn zeréck bis an d'Mëttelalter. Den 20. Oktober 1340 vum Jang de Blannen, Kinnek vu Béimen a Grof vu Lëtzebuerg, als Handelsfouer gegrennt, ass se mëttlerweil um „Glacis“ haaptsächlech fir den Amusement an de Pleséier vun de Leit geduecht, déi se zu Honnerttausenden all Joers besicht hunn, ier d'Corona-Pandemie se dorunner gehënnert huet. Eng schéin Traditioun ass och d'Fouerleitsmass an der Glacis-Kapell, bei där sech Fouerleit aus ganz Europa erëmfonnt hunn. Et kann ee wuel behaupten, dass et kaum ee Lëtzebuerger gëtt, deen nach ni a sengem Liewen op der Fouer war!

Dat nämmlecht ass och iwwert d'Oktav gesot ginn – op mannst fréier. Och wann d'Oktav mat der Schlussprozeessioun haut net méi dee Stellwäert bei de Leit huet ewéi fréier, esou ass se dach dee Moment, wou sech d'Pilger aus dem ganze fréieren Herzogtum zesummefannen, fir d'Verspriechen dat hir Virfaren 1666 an 1678 der Consolatrix

Afflictorum bei der Wei als Stad- a Landespatrounin gemaach haten, ze erfëllen an ze erneieren – an dëst zesumme mat e sëllegechen Aneren, déi nei bäigezu sinn. De „Mäertchen“ mat senge gebakene Fësch ass dobäi ëmmer méi och eng Attraktioun fir Leit déi net „an d'Oktav ginn“.

De Samschdeg, wann d'Oktav ugeet, feiere se um Sichenhaff Fliederchesdag. Deen Dag ginn an der „Sichekapell“ Eeërfliedercher geseent an ausgedeelt. Dëst erënnert un déi Zäit, wou d'Leit aus der Stad an aus dem Pafendall Fliedercher verkauf hunn zu Gonschte vun den Aussätzegen, déi deemols am „Sichegronn“ woren. De Brauch vu Fliederchesdag war schonns ausgestuerwen, wéi en ëm 1970 vum lokalen Interesseveräin erëm nees an d'Liewe geruff ginn ass. Haut steet dës Traditioun virun der grousser Erausforderung, an enger verännerter sozialer Zesummesetzung vum Quartier weidergefouert kënnen ze ginn.

Dat selwecht gëllt dann och fir aner Gebräicher hei an der Stad.

Op Liichtmëssdag, wann d'Kanner mat „Liichtebengelen“ vun Haus zu Haus de Leit d'Liicht vum Härgott a sengem „Blieschen“ (den hellege Blasius) brengen, an dofir am Sangen no „Speck an Ierbessen“ froen, stousse se dacks op zouen Dieren an Onverstand – woufir een och ëmmer manner Kanner gesäit, déi „liichte ginn“.

Dat gëllt nach méi staark fir d'Klibberen, wa Karfreiden a Karsamsten d'Moies-, d'Mëttes- an d'Owesklack mat der Klibber gelaut ginn, well „d'Klacken op Roum hir Sënnen droe“ sinn, wéi et am Lidd heescht. Zwar setzen sech „d'Lëtzebuerger Massendenger“ fir d'Erhale vun dësem Brauch an, et gëtt en awer längst net méi an alle Quartiere vun der Stad...

Änlech geet et och de Kiermessen – d'Feier vum Joresdag vun der Wei vun der Porkirch – an deenen eenzelne Stater Quartieren, wou dacks keng Kiermes méi weder bei de Leit doheem nach an de Wiertschaften oder op der Plaz virun der Kierch gefeiert gëtt.



Genée esouwéi och d'Fuesboken an d'Fuesbaler op mannst an der Stad meeschtens just nach eppes fir Schoulkanner sinn. D'Fuesend als Gebäck gëtt et awer nach iwwerall ze gesinn an ze schmaachen.



d'Stad plécke geet. An dat läit sécher net eleng dorunner, datt et wéinst dem Klimawandel anscheinend ëmmer méi schwéier gëtt déi iwwerliewert Kraider fir de 15. August nach ze fannen.

Déi meeschte Leit ginn hiert Geméis hautdesdaags kafen, beschtefalls op de Maart. D'Stater Gäertner sinn zu dësem Zweck zënter 1809 an der Sankt-Fiakrus-Brudderschaft vereent, déi e liewegt Kulturierwen duerstellt, an der Traditioun vun den Zénften an de Brudderschte vum "Ancien Régime".

Gewosst

Wëssensschätz a Gebräicher, déi d'Natur an den Universum betreffen, sinn an der Stad awer éier seelen - bis op d'Konscht vun den Hiewanen, déi jo Dank de Maternitéen an den Hiewansschoulen an der Gemeng schonns quasi eng Stater Traditioun gi sinn.

Geschafft

Mat der Konscht vum Dréchemauerbauen ass eng Fäerdegkeet vum traditionellen Handwerk um nationalen Inventar, déi och an der Stad hofentlech geschwënn erëm nees beléift wäert ginn. Well, wéi se traditionell an de Gäert am Gronn an an der Industrielandschaft ronderëm d'Schläifmille stinn - oder an de Koup falen - d'Dréchemauere si wäertvoll Biotopen, a se ze ënnerhalen an erëm opzebauen ass eng flott Aktivitéit fir Jonk an Al.

Dir gesitt: Och an der Stad ginn et haut nach eng sëlleg lieweg Kulturtraditiounen. Si um Liewen ze hale bedeit och d'Stad als Liewensraum um Liewen ze halen!

Méi heizou op www.iki.lu

De Kleeschen a säin Houseker kommen och nach ëmmer bei d'Kanner Spillgezei bréngen - de 6. Dezember ass jo schoulfräi fir déi Kleng - wann och meeschtens ouni lesel an ouni Rutten. Awer och bei bestëmmte Wiertschaften an der Stad maachen de Kleeschen an den Houseker méttlerweil all Joers hir Ronn zum grouse Furri vun den Erwuessenen, déi sech och ouni Kleesercherslider freeë wéi kleng Kanner...

Gëtt d'Buergbrennen - d'Verbrennen, „burere“ op Latäin, dofir „buerg“ -, vum Wanter op „Buergsonnden“, nach op munche Plazen an der Stad gefeiert, esou ass et dach schonns virkomm, datt Leit, déi net vun hei sinn, de Pompjeeën ugeruff hunn, et géng doruechter brennen. Dobäi sinn et jo dacks grad d'Pompjeeën, déi sou gären an esou trei Joer fir Joer d'Buerg opriichten an ofbrennen - a fir lessen an Drénken ass dobäi ëmmer gesuergt!

A munneche Pore vun der Stad gëtt op Léiffraweschdag och e Wësch mat Kraider geseent an un d'Leit verdeelt - och wann haut nach kaum ee säin eegene Wësch uechtert d'Gewan ronderëm

Patrick Dondelinger

Member vun der lëtzebuerger UNESCO-Kommissioun zënter 2009; zënter 2017 vum Kulturministère beoptragt mat der Ëmsetzung vun der UNESCO-Konvention iwwert d'Erhale vum immaterielle Kulturierwen.

Texte : Alex Langini

Les travaux de restauration dans l'église paroissiale de Hamm

L'église néogothique de Hamm recèle un joyau architectural insoupçonné : son chœur du XIV^e siècle. Surprise supplémentaire, une fresque de la même époque qui vient d'être restaurée.

Repères historiques

À l'origine de l'église de Hamm, il y a un monastère de femmes dont la fondation et l'histoire sont très mal connues. Les religieuses étaient des recluses complètement retirées du monde. Elles sont mentionnées la première fois en 1340 dans le testament de Philippe « genannt der alte Madenart ». D'après une notice conservée dans les archives paroissiales de Hamm, l'église Sainte-Catherine aurait été consacrée en 1340 par l'archevêque Baudouin de Trèves. En 1347, Charles IV dispense le monastère de toutes les redevances. L'année suivante, il autorise les religieuses à prélever du bois dans ses forêts pour leurs besoins propres et pour la revente. En 1398, Josse de Moravie fait don du monastère à l'abbaye de Münster qui doit dorénavant assurer l'entretien de l'église conventuelle. En 1443, la communauté de recluses est supprimée, probablement faute de vocations et peut-être aussi de revenus. Les moines continuent cependant d'assurer les services religieux dans le sanctuaire qui est devenu un lieu de pèlerinage.

Le chœur de l'église de Hamm date certainement de la première moitié du XIV^e siècle. Son chevet plat est percé d'une grande baie à l'est. Sur le côté sud, il y a deux ouvertures, le côté nord en présente une seule. Les remplages très élaborés, surtout dans la fenêtre centrale, sont d'origine, ce qui est plutôt rare au Luxembourg. Le chœur est subdivisé en deux travées munies de voûtes à croisée d'ogives dont les nervures retombent sur des colonnettes renforcées à l'extérieur par des contreforts qui recueillent les poussées. Le pan de mur gauche près de la nef est occupé par une fresque mesurant 6,60 x 4,20 mètres. Nous y reviendrons en détail. Elle est percée dans la partie inférieure d'une ouverture aujourd'hui murée qui permettait probablement aux recluses de participer aux offices. L'espace destiné aux fidèles comportait vraisemblablement deux nefs, comme c'est le cas encore aujourd'hui par exemple à Vianden et à Longsdorf.

L'église actuelle à trois vaisseaux a été construite en 1902/03 selon les plans de l'architecte Jean-Pierre Knepper. En 1924, l'intérieur reçut un décor conçu par Notker Becker de Maria Laach.



Reconstitution possible de l'ensemble de la peinture, une fois les vestiges dégagés

Les travaux de rénovation et de réaménagement réalisés en 1966 comportaient la suppression de ces peintures. Lors du décapage des murs réapparaurent les vestiges de la fresque historique. Malheureusement, cette opération fut menée d'une façon purement artisanale, ce qui entraîna de nombreux dégâts. Par la suite, Edmond Goergen exécuta des travaux de stabilisation et de restauration.

La peinture à fresque

L'intérieur de l'église fut entièrement remis en peinture en 2018. Cette intervention fit davantage ressortir l'aspect dégradé de la fresque devenue pratiquement invisible sous une épaisse couche de saleté.

Avant d'entrer dans le détail des interventions effectuées en 2019/20 et afin de faciliter la compréhension des travaux de restauration, attardons-nous quelques instants sur les caractéristiques de la peinture à fresque. L'expression est souvent utilisée à tort pour désigner toutes les représentations picturales appliquées sur un mur ou une voûte. Or, la fresque est toujours une peinture réalisée sur un support de mortier frais et humide avec des pigments minéraux. Grâce à la pénétration dans le mortier, la fresque développe une forte luminosité et une longue durabilité. Sa réalisation exige évidemment un travail rapide et ne permet pas de modification.

Le nombre de couches de mortier constituant le support de la peinture varie. En général, le peintre étale sur le crépi recouvrant la maçonnerie un premier enduit sur lequel il réalise une esquisse au fusain. Celle-ci est généralement renforcée par l'application d'un pigment rouge appelé *sinopia*. Cette appellation désigne aussi le dessin préparatoire lui-même. La fresque à proprement parler est ensuite réalisée sur une nouvelle couche de mortier. Comme le support doit rester humide, le peintre se limite toujours à une surface de 3 à 4 m². Une telle section s'appelle journée. Afin de dissimuler les raccords entre les journées, l'artiste effectue à la fin de son travail des retouches *a secco*.

La restauration

En octobre 2018 la Ville de Luxembourg demanda à la société ASECREM une étude préalable en vue d'une restauration de la fresque dans le chœur de l'église. Il s'agissait d'analyser l'état de la peinture, d'établir le relevé des dégâts et de détermi-

ner les moyens appropriés pour la restauration et la conservation. Première constatation : le pan de mur concerné était complètement humide à cause d'une importante fuite d'eau. Il fallait donc d'abord procéder à son assèchement. Le mortier était heureusement en bon état. La peinture elle-même était attaquée par des champignons, des algues et des micro-organismes. Comme la fresque avait été bouchardée pour permettre l'application d'un nouvel enduit, de nombreux bouchons étaient venus combler ces lacunes lors de la restauration des années 1960. L'observation sous ultra-violet permit de repérer des tracés au-dessous du dessin visible à l'œil nu. L'analyse au microscope révéla la nature des teintes utilisées : ocre rouge, terre de Sienne, noir de carbone et terre verte. Les pierres de taille présentaient à l'origine un aspect brun-rouge. Au Moyen Âge, ces éléments étaient toujours peints, en général dans des teintes assez vives.

La restauration à proprement parler débuta par le nettoyage de la surface à l'aide de gommes spéciales pour enlever la première couche de saleté. Suivit l'application de compresses imbibées d'eau déminéralisée et de bicarbonate de sodium. Un lavage à l'éponge compléta cette opération. Une nouvelle fixation des couches picturales se fit par l'application d'une solution acrylique. Afin de créer une surface lisse et uniforme, les saillies et débordements des bouchages furent enlevés au scalpel. Les micro-organismes, surtout fort développés dans la partie supérieure, subirent un traitement par compresses d'ammonium. Des injections permirent de combler les poches d'air et d'accroître la stabilité du support. Les fonds présentant de nombreuses traces de réparations et de bouchages furent harmonisés par un badigeon de chaux. Les plages colorées subsistantes





Les restaurateurs
à l'œuvre

ont pu être restaurées ponctuellement par glacis d'aquarelle. L'opération se termina par l'application d'un produit destiné à garantir la protection et la conservation à long terme.

Notons enfin que conformément aux règles de l'art actuellement en vigueur, toutes les mesures énumérées et décrites sont parfaitement réversibles. Les matériaux utilisés sont évidemment compatibles avec ceux de l'œuvre originelle et ne portent pas préjudice aux éléments historiques préservés.

Actuellement, l'œil peut facilement discerner trois registres ou zones correspondant aux étapes de la réalisation de la fresque. Ce qui reste de la peinture du XIV^e siècle, ce sont avant tout les *sino-pie* ou dessins préparatoires. Au-dessus d'une frise comportant un portrait et des motifs décoratifs se développe une scène qui représente vraisemblablement l'entrée de Jésus à Jérusalem. Sur le registre central semble figurer un trône de gloire : Jésus en croix tenu dans les bras de Dieu le Père. Entre les deux plane la colombe du Saint-Esprit. Le groupe est flanqué par deux figures d'anges. Le motif de la zone supérieure saute à l'œil par

sa teinte rouge bien conservée. À première vue il fait penser à une composition architecturale, par exemple une rosace. Or, cette interprétation ne résiste pas à un examen approfondi. Pour l'instant, ce registre reste sans interprétation satisfaisante.

Cette restauration, réalisée par Geneviève Reille-Taillefert, Henri Taillefert et Marin Buiret, a ressuscité la plus grande fresque du Moyen Âge conservée dans la capitale.

Alex Langini

est conservateur
du Musée de l'Abbaye
d'Echternach.

Bibliographie

- ASECREM S.A., Hamm – Eglise de l'Exaltation de la Sainte Croix, Peinture murale de l'avant-chœur, Mémoire final de restauration, Luxembourg 2020
- Larousse, L'atelier du peintre, Paris 1998
- Lascombes F., Chronik der Stadt Luxemburg 963-1443, Luxembourg 1968
- Nothumb A., L'architecture religieuse aux temps gothiques, dans L'Art au Luxembourg, Luxembourg 1966
- Schmitt M., Von der Reklusenkapelle zur Pfarrkirche, dans „ons stad“ no 28, 1988

Quelques hauts lieux du patrimoine juif

Le patrimoine juif est l'ensemble des traces laissées par les Juifs, comme témoignage de leur présence et de leur intégration au pays. Cet article se consacre essentiellement à décrire le patrimoine bâti. Pourtant, la notion de patrimoine inclut également des éléments immatériels, telles que les traditions liturgiques¹, les habitudes culinaires², les us et coutumes funéraires³ ou encore le parler⁴, à titre d'exemples. Le patrimoine juif luxembourgeois s'inscrit dans un vaste mouvement de sauvegarde de ce patrimoine en Europe, poussé par certaines organisations non gouvernementales telle l'AEPJ⁵, sous l'égide du Conseil de l'Europe, à travers son Institut Européen des Itinéraires Culturels.⁶

I. Les traces disparues d'une présence juive

La présence juive au Luxembourg est attestée dès 1276⁷, mais elle demeurera longtemps sporadique. Selon certaines sources⁸, les Juifs auraient habité la Vallée de la Pétrusse et c'est là que se serait trouvé leur premier cimetière jusqu'en 1349. En 1376, alors que l'enceinte de la fortification fut élargie, un document mentionne une Porte des Juifs⁹, située à la hauteur du boulevard Royal. Selon l'historien Jean BERTELS, la porte pourrait être tirée de la présence d'un premier cimetière israélite à proximité immédiate, mais cette théorie n'est pas partagée par tous.¹⁰

Timbre postal représentant la nouvelle synagogue avenue Marie-Thérèse



© Luc Deffoene

Immeuble situé au coin de la Grand-Rue et de la rue Philippe II, ancien grand magasin Rosenstiel



© François Moysse

Vue du premier cimetière juif de Clausen, avec la tombe de la famille Lippmann

Dans la seconde moitié du 17^e siècle, quelques Juifs purent entrer à nouveau dans la ville en payant un droit de péage. C'est par la Révolution française que les Juifs obtinrent les mêmes droits de citoyens à titre individuel, de sorte qu'au début du 19^e siècle un nombre plus important de Juifs vinrent s'établir au Luxembourg.

1. La première synagogue rue du Séminaire

Elle était installée dans un refuge des religieuses de l'Abbaye de Differdange de l'Ordre de Saint-Bernard. Ce bien fut acquis en 1821 par la Communauté israélite pour le transformer en synagogue. Elle fut construite en 1823 et se situait au n°26 de la rue du Séminaire, tout près de la cathédrale, rue qui a disparu depuis.

L'installation de cette synagogue devint nécessaire, car le premier recensement des Juifs en 1808 comptait la présence de 91 personnes de confession juive. Pinchas Godchaux était reconnu comme « chef de la synagogue hébraïque ».¹¹ On connaît son bel intérieur grâce à la peinture de Guido OPPENHEIM, peintre luxembourgeois.

2. La grande synagogue de la Ėnneschtgaass

L'augmentation de la population juive nécessita d'ériger une nouvelle synagogue. Sise dans la rue Notre-Dame, elle était conçue dans un style oriental orné d'une grande coupole. Son inauguration officielle eut lieu le 28 septembre 1894.

Ce magnifique bâtiment fut démoli sur ordre de l'occupant nazi de 1941 à 1943. Une plaque commémorative fut apposée et inaugurée le jour de la 80^e année de la Reichspogromnacht¹², le 9 novembre 2018.

II. Le patrimoine juif actuellement visible

Les traces visibles de ce patrimoine juif sont celles liées à la pratique religieuse, mais également des immeubles témoignant de leur activités.

1. La synagogue et les deux cimetières juifs

Témoignage de la reconstruction d'après-guerre suite au traumatisme de la Shoah¹³, la première pierre de cette synagogue, située avenue Monterey, fut posée le 12 juin 1951. Inaugurée le 28 juin 1953, la synagogue a une forme rectiligne d'inspiration classique. Un bain rituel ou mikvé y fut



Plaque com-
mémorant
l'emplacement
de l'ancienne
synagogue rue
Notre-Dame

© Luc Dalozienne



Mosaïque du
mikvé, bain
rituel, situé dans
le bâtiment de la
synagogue ave-
nue Monterey

© François Moysse

Un itinéraire du patrimoine juif permettra bientôt de découvrir au centre-ville les synagogues disparues ou du présent, ainsi que des immeubles témoins de commerces de renom. D'autres endroits caractéristiques sont les cimetières juifs de Clausen et de Bellevue ou bien encore le sentier Godchaux.

construit fin des années 1990. La salle du bain rituel est ornée de magnifiques carrelages muraux de style séfarade marocain.

En 1817 eut lieu l'achat du terrain à Clausen par la communauté juive et le premier cimetière juif fut consacré par un acte notarié en 1824. Il se trouve tout près de la Tour Malakoff et contient une centaine de tombes¹⁴, avec des inscriptions en allemand, en hébreu et en français. Le cimetière eut à connaître de nombreuses vicissitudes : il fut saccagé pendant la guerre, et des éboulements eurent lieu dans les années 1960.

Néanmoins, on trouve encore aujourd'hui des tombes très intéressantes, telle celle de la famille LIPPMANN. Jonas établit une fabrique de gants, alors que son neveu Léon devint le premier consul du Grand-Duché aux Pays-Bas¹⁵. Autres tombes de marque, celles de la famille GODCHAUX. Pinchas GODCHAUX s'établit à la fin du 18^e siècle au Luxembourg et devint le premier président du Consistoire.

Le cimetière de Clausen-Malakoff étant saturé, la communauté juive acquit en 1883 une parcelle de terrain au Limpertsberg, pour en faire le nouveau cimetière de Bellevue, qui fut agrandi plus tard.

2. Les immeubles des commerçants juifs

Les commerces tenus par des Juifs furent très nombreux dans le centre-ville au 19^e siècle, notamment autour de la Grand-Rue, ainsi que les travaux de l'historien Robert PHILIPPART le montrent.

Les immeubles des anciennes enseignes ROSENSTIEL, A LA BOURSE ou META BRAHMS constituent un patrimoine original par leur style de construction. Mais bien d'autres commerces ont marqué de leur présence le centre-ville,¹⁶ tout comme le quartier de la gare.¹⁷

Le commerce n'est qu'une des activités exercées par les Juifs. L'activité industrielle est représentée par la ganterie REINHARD¹⁸ ou encore par le sentier pédestre GODCHAUX, qui serpente dans la forêt de Bonnevoie jusqu'à Hamm, du nom de l'entreprise familiale de draperies à la Schläifmillen.

1 Les chants synagogaux typiques sont ceux des Juifs de la région du Rhin, incluant l'Alsace et la Moselle.

2 A titre d'exemple, les Latkes sont des galettes de pommes de terre proches des Gromperekichelcher.

3 cf. François MOYSE et Claude MARX, Le respect à la personne décédée, Us et coutumes funéraires du judaïsme de Luxembourg., in *Ewige Ruhe ? Concession à perpétuité ?* p. 259 ss., dir., S. Kmec, R. Philippart, A. Reuter, Cappybarabooks, 2019

4 Cf. Robert MOYSE, Lexique judéo-luxembourgeois-français (suite), *Trait d'Union* (Bulletin de Liaison et d'information du Consistoire israélite), mai 2008

5 ASSOCIATION EUROPEENNE POUR LA PRESERVATION ET LA VALORISATION DE LA CULTURE ET DU PATRIMOINE JUIFS, ASBL avec siège au Luxembourg, www.jewishheritage.org

6 cf. www.coe.int/fr/web/cultural-routes/european-institute-of-cultural-routes

7 Jean-Marie YANTE, Heurts et malheurs des établissements juifs dans le Luxembourg (XIII^e siècle-XV^e siècle), in *La présence juive au Luxembourg du Moyen-Âge au XX^e siècle*, fascicule du B'nai B'rith Luxembourg 2001, p. 11

8 Charles et Graziella LEHRMANN, *La Communauté juive du Luxembourg*, Imprimerie Coopérative Luxembourgeoise, 1953, p. 18

9 Voir la reproduction du plan de Thomas Mameranus, in Laurent MOYSE, *Du rejet à l'intégration, Histoire des Juifs du Luxembourg des origines à nos jours*, Ed. Saint-Paul, p. 21

10 YANTE, op. cit., p. 12

11 L. MOYSE, op. cit., p. 56

12 Souvent appelée Kristallnacht, du nom des vitrines des magasins et des vitraux des synagogues fracassées cette nuit-là dans toute l'Allemagne

13 Evoquons ici le Mémorial National de la Shoah. Le monument, intitulé Kaddish, situé au boulevard Roosevelt, a été façonné par Shlomo SELINGER, survivant des camps d'extermination nazis. Il fut inauguré le 17 juin 2018 en présence de S.A.R. le Grand-Duc, du Premier Ministre Xavier Bettel et du Bourgmestre de la Ville de Luxembourg Lydie Polfer

14 Laurent MOYSE, *Les cimetières juifs*, in *Les Juifs du Luxembourg*, par C. Geudevert, M. Gutmann et L. Moysé, publication de l'Association de Généalogie Juive Internationale, Paris, 1999, p. 18

15 Le prix Nobel de physique de 1908 Gabriel LIPPMANN est le plus connu de la famille

16 Quelques exemples très connus en sont STERNBERG frères, LEVY Au Progrès, Magasin de chaussures GILLY, Maison Moderne ou Nouveau Paris. Leur nombre est tellement important que nous ne pouvons tous les citer

17 Citons à titre d'illustrations le magasin A LA RENOMMEE ou encore la Coniserie JACQUES

18 Dont l'immeuble, situé au Grund, existe toujours, transformé en immeuble à appartements

François MOYSE

François MOYSE est avocat de profession. Né en 1966 à Luxembourg, de nationalité luxembourgeoise, il est titulaire de deux maîtrises en droit et en sciences politiques (Université Robert Schuman – Strasbourg). Il a été président de l'Union Européenne des Etudiants Juifs (1991-1992) et président du Consistoire israélite de Luxembourg (2011-2013). Il préside actuellement l'AEPJ (Association Européenne pour la Préservation et la Valorisation de la culture et du Patrimoine juifs), qui organise la Journée Européenne de la Culture Juive.



© Barry Fischer 1910 © Photothèque de la Ville de Luxembourg

Der Kirchenschweizer (oder Bedeau) Fr. Mathekowitsch geleitet Pilger aus Lothringen zur Kathedrale.

Text: Marie-Paule Jungblut

Unter den wachsamen Augen des Kirchenschweizers

Eine digitale Reise in die soziale und religiöse Lebenswelt der Stadt am Ende des 19. Jahrhunderts

„War das für ihn ein Fest, wenn er Montags nach dem ersten Octavsonntag an der Spitze seiner Prozession ausrücken durfte! Wie schwang er dann seinen Schweizerspieß gewichtig vor sich her! Wie umlohte ihn sein purpurroter Galarock! Und wie dräute sein silberner Schnauzbart, in zwei haarscharfe Spitzen gezwirbelt, rechts und links von seinen Hängebacken! Der Mann war ganz Feierlichkeit, er ging förmlich aufgelöst in seinem Amt und seiner Würde.“

Mit diesen Worten beschrieb der katholische Geistliche Wilhelm Weis alias Hermann Berg 1938

den Kirchenschweizer, der nicht nur bei der Liturgie in der Kirche für Ruhe und Ordnung zu sorgen hatte, sondern auch die Pilgergruppen bei den Prozessionen begleitete und ihnen half, das richtige Tempo anzuschlagen.

Die Charge des in Luxemburg auch unter der französischen Bezeichnung Bedeau bekannten Kirchenschweizers war ein wichtiges religiöses Laien-Ehrenamt, und so verwundert es nicht, dass der Luxemburger Zeichenlehrer und Künstler Michel Engels (1851-1901) in seiner 1893 veröffentlichten 31-seitigen Darstellung der Octave

Ein Lehrer als Vorbeter der Lauretanischen Litanei, die ihren Namen der italienischen Stadt Loreto, wo sie 1531 erstmals gesungen wurde, verdankt.



Lehramtskandidatinnen vor der Pferdetränke am Place du puits rouge. Im Hintergrund die historische Pelikan-Apotheke.



Théo Mey 1965 @ Photothèque de la Ville de Luxembourg

Früh übt sich...

Schlussprozession auch einen Kirchenschweizer abbildete. Engels Bedeau begleitet die „Engel“, wie die jüngsten Teilnehmerinnen und Teilnehmer am religiösen Umzug genannt wurden. Zusammen mit Mitgliedern des Marienvereins passt er auf, dass die Kinder über das Streuen von gelben, weißen und roten Rosenblättern und das Singen von Kinder-Marienliedern das Voranschreiten nicht vergessen und der Zug nicht auseinanderbricht.

Der Bedeau ist nicht der einzige Teil des seit 2007 zum Bestand des immateriellen Kulturerbes Luxemburgs gehörenden religiösen Umzugs, der den meisten Menschen heute kein Begriff mehr ist. Oder wussten Sie, welche Bedeutung die Tannenbäume hatten, die den Weg der von Engels abgebildeten Prozession säumten? Warum tragen die vor dem Hôtel de l'Europe in der Rue de la Porte Neuve abgebildeten Pilger ein Stars and Stripes-Banner? Und was ist unter der Lauretanischen Litanei zu verstehen?

Antworten auf diese Fragen liefert die digitale Zeitreise „Schlussprozession 1893“, die auf der Webseite www.luxatlas.lu/schlussprozession zu-

gänglich ist. Virtuellen Prozessions-Schweizern gleich führen die Konzepter des Projekts die Besucherinnen und Besucher der Webseite durch die Stadt Luxemburg an einem Schlussprozessionssonntag gegen Ende des 19. Jahrhunderts. Dabei erfahren die Nutzerinnen und Nutzer nicht nur Historisches und Kurioses über den religiösen Brauch, sondern lernen auch die damalige Stadt mit ihren Geschäften und Gastronomiebetrieben kennen. Jeder von Michel Engels' 31 Lichtdrucken erzählt Geschichten aus dem städtischen Leben. Kaum jemand weiß heute noch, dass dort, wo sich heute der Hämmelsmarsch-Brunnen befindet, 1893 eine Haltestelle für die Pferdetrambahn mit Pferdetränken stand. Nur wenigen ist bekannt, dass die Internationale Bank ihren ursprünglichen Geschäftssitz in der Rue Notre-Dame am Standort des heutigen Biergerzentrums hatte. Wann wurde die Pelikan-Apotheke gegründet, deren Gebäude mit seiner Neurenaissance Fassade seit 1978 als nationales Denkmal geschützt ist?

Für den Rundgang in deutscher Sprache können die Nutzerinnen und Nutzer zwischen einer historischen und einer heutigen Karte wählen. Bilder, die den heutigen Zustand der von Engels skizzier-

Von einem Schweizer und von Mitgliedern des Marienvereins begleitete „Engelein“.



ten Häuser zeigen, erleichtern die Orientierung und erlauben es ihnen, sich ein Urteil über die baulichen Veränderungen im Stadtkern zu bilden.

Neugierige, die ihr Wissen über die Stadt und die Schlussprozession zur Lebenszeit von Michel Engels spielerisch überprüfen wollen, können dies in einem englischsprachigen digitalen Quiz tun: <https://qz.app.do/luxembourg-1893>.

Der Rundgang „Schlussprozession 1893“ wurde im digitalen und interaktiven historischen Kartenatlas VILLUX X angelegt, den das historische Institut der Universität Luxemburg in Zusammenarbeit mit der Stadt Luxemburg entwickelt und der mit dem Label „25 ans Lëtzebuerg patrimoine mondial“ ausgezeichnet wurde.

Das Projekt ist Teil des Einsatzes der UNESCO Kommission Luxemburg für den Erhalt des immateriellen Kulturerbes in Zeiten der COVID-19-Pandemie.

Virtueller Rundgang:

<https://www.luxatlas.lu/schlussprozession/>

Quiz: <https://qz.app.do/luxembourg-1893>

Marie-Paule Jungblut

unterrichtet zur Zeit Public History am Historischen Institut der Universität Luxemburg und Museologie am museologischen Institut der Universität Lüttich. Sie beschäftigt sich insbesondere mit Formen der Wissensvermittlung, die historische Inhalte spielerisch und unterhaltsam zugleich transportieren.

<https://edutainment.uni.lu/>



Gewand gestiftet 1944-45 von den „Femmes luxembourgeoises prisonnières politiques du Camp d'Allendorf“ Kirchenfabrik Notre-Dame

Luxemburg-Bad?

Hin und wieder treten Zeitgenossen, denen das Wohl der Hauptstadt besonders am Herzen liegt, mit sonderbaren Ideen an die Öffentlichkeit. Das war früher nicht anders. Meistens jedoch verschwindet ein solches Projekt in der untersten Schublade. Es ist aber auch schon vorgekommen, dass es Jahrzehnte später wieder aufgegriffen und umgesetzt wurde (s. Aufzug Oberstadt-Grund). Im Rahmen dieser Nummer von 'ons stad' wollen wir bündig

auf zwei, von Bürgern unterbreitete Anregungen zurückblicken, die zwar ein Vierteljahrhundert auseinanderliegen, aber immer noch ein Ziel verfolgten: die richtige Marschrichtung finden, den fremden Besucher für einen längeren Aufenthalt in der Hauptstadt zu motivieren. Um dieses Ziel zu erreichen, bedürfe es, neben einem dauerhaft anspruchsvollen Veranstaltungskalender, ebenfalls besonderer Anziehungspunkte.

Mit Broschüren - der Grundlage dieses Beitrags - in denen die Vorzüge des einen und des anderen Projekts dargelegt wurden, ist versucht worden, die Bevölkerung für das jeweilige Vorhaben zu gewinnen. Doch, wie zu erwarten war, erfolgte nichts, andernfalls könnte die Stadt heuer womöglich ein Kurhotel mit Dependenzien aus der Zeit des Jugendstils oder einen Art-Déco „Kursaal“ vorzeigen. Dann wäre sowohl die eine als auch die andere Anlage - wenn sie denn der nimmermüden Abrissbirne entkommen wäre - vermutlich unter Denkmalschutz gestellt.

Medico-mechanisches Institut

Wir schreiben das Jahr 1906, mitten in der sogenannten *Belle Epoque*. Durch die Weiterentwicklung der Verkehrsnetze und durch vermehrte Freizeit wird das Reisen immer beliebter, was allseits als wichtiger Wirtschaftszweig erkannt wird. So auch in Luxemburg. Nach Meinung einiger angesehener, im städtischen Gesellschaftsleben fest verankerten Bürgern¹ sei die pittoreske Festungsstadt durch ihre vorteilhafte geographische Lage von Natur aus dazu bestimmt, ein Sammelplatz der Touristenwelt zu werden. Doch fehlte es ihr, trotz der zielbewussten Bemühungen des Gemeinderates sowie der Gesellschaften *Luxembourg-Attractions* und *Touring-Club*, an dem

nötigen Anreiz, betuchte Reisende für einen längeren Aufenthalt anzulocken. Sie sehen deshalb die Notwendigkeit, [...] *den Fremden eine beständige, bleibende Attraktion zu bieten. Es ist eine längst anerkannte Tatsache, dass die Besucher nie länger als einige Stunden in der promenadenbekränzten Stadt verweilen, sodass die Notwendigkeit besteht sich auf diesem Umstande in opportuner und rationeller Weise zu begegnen*, begründen die Initiatoren ihr Vorhaben. Sie schlagen der Stadtverwaltung sowie der Regierung deshalb vor, *eine beständige Attraction zu schaffen, die die Touristen auf längere Zeit zu fesseln im Stande wäre*, nämlich den Bau

1. *eines medico-mechanischen Instituts für Hydrotherapie, Massage, Lichtbäder, schwedische Heilgymnastik mit allem modernen Comfort;*
2. *eines Kurhotels (Hotel-Kursaal) mit monumentaler Terrasse und Gärten*
3. *der städtischen Badeanstalt auf der Südwestseite mit Façade nach dem Rondpoint der Neu-thoravenue.*

Als geeigneten Ort hatte man das dem Staat gehörende, nördlich der Fondation Pescatore gelegene Terrain ausgesucht, das *von dem alten*

Eicherweg und dem von dem neuen Eicherweg ausgehenden Boulevard Eyschen begrenzt, in unmittelbarer Nähe des Parkes, zur Errichtung einer Kurstation wie geschaffen erscheine. Das Alzettetal beherrschend böte es eine wundervolle Aussicht auf die romantische Umgebung der Stadt, heißt es weiter. Die städtische Badeanstalt würde in den Komplex mit einbezogen werden. Auch ein Kostenanschlag war aufgestellt worden: 1 200 000 Franken soll das Unterfangen kosten. Der Staat müsste das Bauland zur Verfügung stellen und würde als Gegenleistung das Gelände der abzugebenden Badeanstalt im Stadtzentrum erhalten. *Außerdem würde dem Staat ja durch die Vermehrung des Steuerertrages eine reichliche Compensation für die Gewährung der nötigen Terrains geboten.* Die Stadt solle die Hälfte der auszugebenden Aktien behalten; ein Consortium, dem jeder Gedanke von kapitalistischen großen gewinnbringenden Unternehmen fernsteht, erböte sich, die übrigen 600 000 Franken unter allen dem Werke gutgesinnten Luxemburgern aufzutreiben, auf dass möglichst viele auch in direkt-pecuniärer Hinsicht an dem Werke interessiert seien. Nach 99 Jahren fiele das Unternehmen als Eigentum der Stadt zu. Weiter wird auf die vielen Vorteile des Unternehmens hingewiesen und auf die damit verbundenen Nebenattraktionen. Dem weniger bemittelten Luxemburger z.B. bliebe es erspart, zur Erlangung seiner Gesundheit kostspielige Reisen ins Ausland zu unternehmen. *Aber man solle ja nicht glauben, dass durch die Errichtung einer Kuranstalt in Luxemburg dem Staatsbad Mondorf eine Konkurrenz erwachsen würde: die beiden Kuranstalten würden, weit entfernt davon sich zu beeinträchtigen, sich vielmehr ergänzen,* heißt es beruhigend.

In den Räumlichkeiten der neuen Gesellschaft würden auf keinen Fall *Hazardspiele* geduldet. Konzerte, Illumination des Alzettetales (elektrische Scheinwerfer), die Errichtung eines Kioskes im Park, Veranstaltungen von Nachmittags- und Abendkonzerten durch die Kurkapelle, Kollektivausflüge nach den Sehenswürdigkeiten des Landes, Konzerte der Kurkapelle auf dem Paradeplatz, Blumenfeste u.s.w. werden angestrebt. Auch wird eine leichtere und bequemere Verbindung der Stadt mit den Anlagen der Forts Oli-

sy und Thüngen angestrebt. Aus dem Projekt wurde nichts. Dort wo einst großzügige Kuranlagen geplant waren, befinden sich heute die Anfahrt nach Kirchberg, das Große Theater sowie das Robert-Schuman-Lyzeum.

... oder Kursaal?

Die Fremden kommen auch massenhaft und jagen in Autos und Autocaren durchs Land, womöglich in einem halben Tag, haben nur das Oberflächliche gesehen, und anderntags ist es ihnen, wie wenn sie in einer Kinovorstellung gewesen wären; dabei nutzen sie unsere Landstraßen ab und haben kaum Gelegenheit einige Franken hier auszugeben. Höchstens wird einmal übernachtet, oder in einem Restaurant gespeist und fort sind sie. (A. Amberg)

Seit Anfang des 20. Jahrhunderts scheint sich demnach wenig geändert zu haben. Man scheint immer noch nicht die Lösung gefunden zu haben, ausländischen Gästen über mehrere Tage hinweg anspruchsvolle und abwechslungsreiche Aktivitäten anzubieten. Im Frühjahr 1931 hat sich ein Angehöriger der seit Mitte des 19. Jahrhunderts im hiesigen Gesellschaftsleben bestbekannten Schankwirt-Familie zu Wort gemeldet. Es war Adolphe Amberg Sohn, der sich Gedanken über den Fremdenverkehr in der Hauptstadt machte und, zusammen mit dem jungen Architekten Raymond Augustin, einen ehrgeizigen Plan erarbeitet hatte. Ein zentral gelegener Kursaal sollte her, so wie ihn viele andere Städte haben, *wo sich die Fremden zusammenfinden bei einem schönen Konzert, Dancing oder Tennisspielen u.s.w., wo man luftig sitzt, nach allen Seiten hin eine schöne Aussicht hat, ein Lokal, das bei schönem*



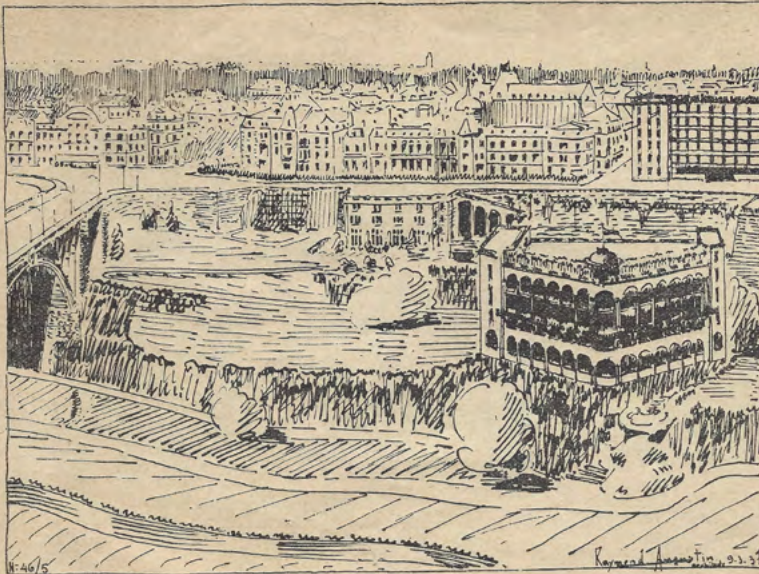


Das Areal oberhalb des Pescatore-Stifts Richtung Glacisstraße war den Urhebern nach der ideale Platz für ein „medico-technisches Institut“. Stübgen-Plan von 1901.

wie bei schlechtem Wetter zu verwerten sei, hieß es. Ein Standort wurde auch schon ausgemacht. *Ein Ideal von einer schönen herrlichen Lage wäre im Abhänge des Petrusstales, neben der elektrischen Zentrale, auf dem Dreieck-Vorsprung der früheren Forts „Fausse-Braie Beck-Jost“.* Dort würde sich der Kursaal märchenhaft majestätisch auf dem Felsvorsprung, inmitten der wildromantischen Anlagen des Petrusstal, erheben und gut sichtbar sein

von den beiden Brücken aus. Oben auf dem Gebäude wäre eine flache Dachterrasse, umrandet von einer Pergola, wo des Sommers über abends bei feenhafter Beleuchtung Festlichkeiten und Konzerte abgehalten werden könnten. Die Promenaden im Petrusstal würden erhalten bleiben. Der bestehende Weg würde unter dem Kursaal durchführen; außerdem würde um das Ganze herum ein Säulengang führen, der dem Publikum

Projet de Kursaal dans la Vallée de la Pétrusse.



So stellte sich Architekt Raymond Augustin den Kursaal im Petrusstal vor. (Coll. GM)

zur Benutzung frei wäre, was eine weitere Sehenswürdigkeit bilden würde. Somit könnten endlich auch die Kasematten zugänglich gemacht werden, wie es schon früher Geschäfts- und Wirtverband verlangten.

Die Anlage, die eine Bodenfläche von 1 100 qm einnehmen würde, hätte auf der ersten Etage die Café- und Restaurant-Räume sowie eine Luxemburger-Mosel-Weinstube. Auf der zweiten Etage einen großen Konzert- und Festsaal. Auf der dritten Etage Galerien und Balcons, die zum Festsaal gehörten. Auf der Dachterrasse eine Pergola mit Lauben und Rundpavillon. Der Zugang würde über eine Monumental-Treppe führen; vom Boulevard du Viaduc aus würde ein Aufzug die Gäste nach unten bringen können; auch käme ein zweiter Eingang vom Petrusstal aus in Betracht. Der Plan steht, doch bleiben die Hauptprobleme zu lösen: einerseits die Überlassung des Baugeländes seitens des Staates sowie die Finanzierung. Bei der Geldbeschaffung (maximal drei Millionen) stellt sich der Autor eine Aktiengesellschaft vor. Die Aktien sollten möglichst breit verteilt sein *und jeder gute Bürger müsste im Besitze von wenigstens einer solchen sein, damit Viele Interesse daran hätten, daß dieses Unternehmen gut prosperiere, da dieser Kursaal nicht nur für den Fremden sondern auch für den Luxemburger eine angenehme Erholungsstätte bieten würde.* Sollte das Projekt umgesetzt werden, würde aber noch ein älterer Architekt hinzugezogen.

Im *Café de la Paix* am Königsring, geführt von Sohn Lucien Amberg, konnte man den Plan einsehen und sich in eine „Gründungsliste“ eintragen. Aus den ersten Unterzeichnern sollte ein Comité gebildet werden. Ein diesbezüglicher Aufruf wurde auch in der Presse veröffentlicht. Und das war's.

Guy May

Ehemaliger Konservator am Nationalarchiv und späterer Hofkommissar. Hat zahlreiche Beiträge zur Stadt- und Landesgeschichte veröffentlicht. Verfasst seit 1989 regelmäßig Beiträge für *ons stad*.

Bibliographie

Luxemburg-Kurstadt, Luxemburg [1906].

A. Amberg, *Projet de Kursaal à ériger dans la Vallée de la Pétrusse à Luxembourg*, Luxembourg [1931]

1 Leon Bastian, Al. Decker, Dr. Forman, Victor Hoffmann, Norbert Le Gallais, Leon Metzler, Ed. Meyer, H. Nathan- Reuter, Niels Reining, G. Traus, Victor Wahl, Cam. Weckbecker

Der Bock vom Felsen

Ein blonder Vollmond hängt über dem Tal der Alzette, groß und rund wie ein Ball. Die Brücken und Dächer der Unterstadt baden in dem buttergelben Licht, das die hellen Stellen noch heller, die Schatten und Ecken noch schwärzer und kantiger erscheinen lässt. Es ist Sonntagabend, eine Stunde vor Mitternacht. Alles erscheint so unwirklich da unten, wie aus der Zeit gefallen. Ich kann die Kutschen und Karren fast vor mir sehen, wie sie Straßen und Brücken verstopften, damals, als die Abbaye Neumünster noch kein *lieu de rencontre* war, sondern eine wirkliche Abtei, in der echte Benediktiner herumspazierten. Es ist leicht, die Fantasie in die Vergangenheit schweifen zu lassen, so menschenleer wie es da unten aussieht. Die Stadt ist ganz unter sich: keine Autos, keine Busse, keine Leute, keine Auspuffgase. Damals hat es sicher ebenfalls gestunken, aber nach der Gerberei oder den Abfällen und Abwässern, die in der Alzette entsorgt und einfach in die Gassen gekippt wurden. Mittelalter halt. Die waren auch nicht nachhaltiger als wir.

Ich stehe auf der Corniche, dort wo der Wenzelpfad auf die Terrasse der hippen Kultkneipe trifft. Die Kultkneipe hat eigentlich gar keine Terrasse, aber wegen Corona dürfen sie ausnahmsweise hier den Betrieb aufrecht erhalten. Es hat sich herumgesprochen, die beste Aussicht der ganzen Stadt. Wenn geöffnet ist, steht das Volk Schlange, um einen Tisch zu ergattern. Jetzt ist geschlossen, wie fast überall, ist ja Sonntag. Was ansonsten ein Grund wäre, zuhause zu bleiben, kommt mir heute Abend ganz gelegen. Ich bin nämlich nicht zu meinem Amusement hier, oder wegen der schönen Aussicht, sondern zwecks Inspiration. Ich soll einen Text schreiben, zum Thema städtisches Kulturerbe und dergleichen. Ein weites Feld. Ein wahres Schlachtfeld, zumindest wenn man sich näher mit der Geschichte der Festung Luxemburg befasst. Vorhin bin ich den Wenzelpfad ein Stück abgegangen, die ehemaligen Wehrmauern. Wenn keine Spaziergänger und Touristen da sind, fangen die alten Gemäuer vielleicht an, von früher zu erzählen, dachte ich mir. Aber da hatte ich meine

übersinnlichen Fähigkeiten offenbar überschätzt, das Lied, das in allen Dingen schläft, ist nicht für mich erwacht. Kein Stein hat mit mir geredet, und begegnet bin ich nur ein paar einsamen Gassigängern.

Ich lehne mich gegen das Geländer, zünde eine Zigarette an und nippe an der zweiten von drei Dosen Bier, die ich mir als Wenzelwegzehrung mitgebracht habe. Plötzlich nehme ich eine Bewegung wahr, am Abhang, einige Meter unter mir. Eine Gestalt, nicht größer als ein zwölfjähriges Kind, kraxelt dort im Schatten zwischen dem Gebüsch umher. Nun klettert das Wesen höher und ich kann es deutlich im Mondlicht erkennen. Ein Paar stattliche Bockshörner schmücken seinen zotteligen Kopf. Es ist kein Mensch, sondern eine Ziege. Eine Ziege mit einem Pappbecher zwischen den Zähnen. Sie springt auf einen Felsvorsprung und von dort mit einem gewaltigen Satz über das Geländer und mir vor die Füße. Für eine Ziege ist das Wesen ziemlich groß, vielleicht ist es ja ein Steinbock. Das Fell ist sandsteinfarben, mit schiefergrauen Flecken durchsetzt. Nun erhebt der Bock sich auf die Hinterläufe und lehnt sich neben mir gegen das Geländer. Schmatzend zerkaut er den Pappbecher und leckt sich die Lippen. Dann deutet er auf meine Bierdose: „Kann ich die haben? Wenn sie leer ist?“

„Klar“ sage ich. „Wozu brauchst du sie denn?“ Unterhalte ich mich gerade mit einem sprechenden Ziegenbock?

„Na, zum Essen. Blech ist gut für die Zähne. Und es enthält viel Eisen.“ Er bleckt ein verwittertes biergelbes Gebiss.

Er sieht ein wenig aus wie das Teufelchen auf dem Cover der ersten Slayer-LP, nur harmloser. Außerdem ist er unbewaffnet. Um meine Seele brauche ich mir wohl kaum Sorgen zu machen, eher um meinen Verstand.

„Ich bin übrigens Rocky“, sagt er. „Der Bock vom Felsen.“

Ich nenne ihm meinen Namen, aber er scheint ihm nichts zu sagen. Da sieht man mal wieder, wie wenig die Luxemburger Bevölkerung ihre



Kulturschaffenden kennt. Der einzige lebende Künstler, der bei dieser landesweiten Umfrage genannt wurde, war ja dieser populäre Troubadour, der neuerdings im Dienst der Großherzogsgattin steht.

„Kennst du denn gar keine Luxemburger Barden?“ frage ich den Bock. „Nicht mal den ...?“

„Ich kenne überhaupt keine Barden“, unterbricht er mich. „Graf Siegfried hielt nicht viel von Gaukelei und Possenspiel. Alles was ihn interessierte, war Geld.“

„Der Graf Siegfried?“

„Hast du ihn gekannt? Ein Ardenner Unternehmer. Hat hier seinen Firmensitz gebaut. Auf meinem Felsen.“

„Unser Stadtgründer, klar kenne ich den. Also nicht persönlich, meine ich...“

„Ach was, Gründer. Hier haben doch schon ewig Leute gewohnt, dort an der Kreuzung der beiden Römerstraßen.“ Er deutet mit dem linken Vorderhuf in Richtung Fischmarkt.

„Und Weimerskirch da unten ist noch viel älter. Als ich ein junger Spund war, haben Neanderthaler da gehaust. Nette Leute, aber leicht weltfremd. Die Weimerskircher Neanderthaler wurden irgendwann von Pfaffenthalern verdrängt, diese wurden in der Eisenzeit durch die Dommeldinger Zivilisation vertrieben, die wiederum von der Clausen-Mansfeld-Kultur assimiliert wurde. Die Clausen-Mansfeld-Menschen haben übrigens die Kunst des Bierbrauens nach Luxemburg gebracht.“

Ich mache mir im Geist Notizen. Selbst wenn ich mir diesen Bock nur einbilden sollte, er hat etwas zu erzählen.

„Ich bin nicht eingebildet.“ Der Bock versetzt mir einen harten Tritt gegen das Schienbein.

Ich reibe die schmerzende Stelle. Habe ich eben laut gedacht oder kann er etwa Gedanken lesen?

„Ich kann nicht lesen“, sagt er, „aber ich weiß viel. Die Geschichte mit Melusina zum Beispiel war nur ein Trick. Um den Leuten aus der Unterstadt Angst zu machen“

„Wieso Angst?“

„Na, weil sie dem Siegfried immer die Fische aus der Alzette weggefischt haben. Deshalb hat er rumerzählt, dass da eine mythologische Figur haust, die man nicht ärgern darf. Danach hat sich lange keiner mehr getraut, in der Alzette zu fischen und der Graf hatte den ganzen Ertrag für sich.“

„Schlauer Kerl“, sage ich

„Eigentlich war es ja eine Idee vom Junker. Der war das Gehirn hinter Graf Siegfried.“

„Juncker!?“

„Na, Johann-Claus, der Junker des Grafen. Er hat auch den Deal mit der Trierer Maklerfirma eingefädelt.“

„Der Tausch, Bockfelsen gegen irgendwelche Ländereien? Ich dachte, das sei der Trierer Abt gewesen.“

„Abt ist althochluxemburgisch für Makler. Weißt du denn gar nichts?“, sagt der Bock ungeduldig.

„Jedenfalls war es der Junker, der Siegfried darauf gebracht hat, den Trierern etwas von blühenden Landschaften bei Feulen vorzugaukeln. Dabei war Feulen damals nichts als ein Sumpf.“

„Der Bockfelsen hier ist auch nicht gerade fruchtbares Ackerland“, werfe ich ein.

„Du hast echt keine Ahnung vom Business. Damals war Lucilinbuhuc ein Verkehrsknotenpunkt, es ging zu wie heute auf der Aire de Berchem. Und mit seiner neuen Burg hat Siegfried das alles unter sich gehabt. Ach, die guten alten Zeiten. Der Junker fiel übrigens irgendwann in Ungnade, weil er heimlich in der Alzette gefischt hatte, und Siegfried ließ ihn köpfen. Danach ging's bergab mit den Luxemburgern.“ Er starrt gedankenverloren auf die Unterstadt hinunter.

„Sag mal, wie alt bist du eigentlich?“ frage ich ihn.

„Nach dem Neolithikum hab ich aufgehört mit zählen.“

„So alt wird doch kein Mensch.“

„Ich bin ja auch kein Mensch“ sagt er pikiert. „Ich bin ein Felsbock. Ein naher Verwandter des Steinbocks.“

„Eine unentdeckte Spezies! Wenn ich das publik mache, werden wir berühmt. Dann redet keiner mehr von Mufflons.“

„Bloß das nicht. Wenn ich Rummel um meine Person wollte, hätte ich doch längst meine rechtmäßige Stelle als Wappentier Luxemburgs angetreten und diesen putzigen Plüschlöwen vom Thron gestoßen. Übrigens, dein letzter Zug geht in zehn Minuten.“

Oje, das hatte ich glatt vergessen.

„Und nix weitererzählen“, sagt er. „Ich hab keinen Bock auf nationales Branding. Zu demütigend.“

„Keine Angst“, rufe ich, während ich loslaufe. „Ich werde dich nicht verraten.“

Wer würde mir die Geschichte schon glauben?

Texte : Simone Beck

La collection Bernard Wolff à la Photothèque

Le 14 avril 1942, Bernhard Wolff cède à la Ville de Luxembourg son impressionnante collection de 225 plaques photographiques de l'ancienne forteresse de Luxembourg, dont une remonte à 1855 ! (Voir page 24) Pour la somme de 2.500 Reichsmark la Ville devient ainsi propriétaire d'une collection hors pair qui montre l'étendue et la complexité de cette forteresse édifiée pendant des siècles. Nous voyons aussi comment ces portes et ces murs impressionnants ont conditionné la vie des habitants, contraints de vivre dans des quartiers évidemment étriés. Si des historiens militaires ou des respon-

sables touristiques peuvent regretter la démolition de ces vestiges d'un temps révolu, il est certain que le démantèlement de ce Gibraltar du Nord a fait de Luxembourg une ville éclatée, reliée par le pont Adolphe au quartier de la Gare et entourée par les beaux parcs sur le glacis de la forteresse.

En 1967, la Ville de Luxembourg consacre à la Villa Vauban une exposition remarquable à la collection Bernard Wolff, dont nous vous montrons ici quelques joyaux.

Le Gibraltar du Nord démantelé

A

Démolition du bastion Camus en 1869. Ce bastion était situé sur l'actuel boulevard Royal, entre l'avenue Monterey et l'avenue Émile Reuter.



A

Auteur : Dominique Kuhn / 1869 / © Photothèque de la Ville de Luxembourg

B

Démolition du Bastion Jost en 1871. Un des ouvrages les plus impressionnants de la forteresse dont le démantèlement permettait l'accès de l'actuel boulevard Roosevelt, appelé jusqu'en 1945 « boulevard du Viaduc » (Brückenring). À droite fut raccordé trente ans plus tard le Pont Adolphe. Au fond, la tour Notre-Dame et à droite, celle du temple protestant.



Auteur: Dominique Kahn / 1871 / © Photothèque de la Ville de Luxembourg



Auteur: Inconnu / 1870 / © Photothèque de la Ville de Luxembourg

C

Démolition du Fort Rheinsheim et du Fort Bourbon Bourbon en 1870. Le Fort Rheinsheim, dont la construction commence en 1733, se trouvait un peu en amont de l'actuel Konviktskaart avenue Marie-Thérèse, tandis que le Fort Bourbon se situait en-dessous du siège de la Banque et Caisse d'Épargne de l'État.

*Le Bock comme
on ne le voit plus...*

A

Le Bock vers 1870. On y distingue les quatre portes. À droite de (...) la troisième porte venant de Clausen, on voit la tour de flanquement aujourd'hui appelée Dent creuse. (...) Le pignon blanc près de l'église Saint-Michel est l'ancienne maison Werling, devenue plus tard la Banque Werling, sise sur l'actuel emplacement du Conseil d'État.¹

Auteur: Inconnu / 1870 / © Photothèque de la Ville de Luxembourg



B

Le Bock, vue intérieure et montée vers la Ville-Haute avant la démolition en 1875

Auteur: Dominique Kuhn / 1870 / © Photothèque de la Ville de Luxembourg



B



C

C

- 1 Description de Jean-Pierre Koltz, dans François Mersch, Luxembourg Forteresse et Belle Époque, Luxembourg, 1976, p. 262
- 2 Fichier Photothèque (1876-1-118A)

Le fortin du bock démantelé jusqu'au niveau de la route. À droite, la montée de Clausen et le *Huelen Zant*. Devant l'église St. Michel, le bastion du château en démolition².

Auteur: A. Melbreyer / 1867 / © Photothèque de la Ville de Luxembourg

A la recherche du patrimoine perdu....

Auteur: Inconnu / 1890 / © Photothèque de la Ville de Luxembourg



A Les stands de tir de la Société Saint-Sébastien des Arquebusiers (fondée en 1402) sur la fausse-braie Beck-Jost (l'actuel emplacement des drapeaux en face du Casino). „Bereits seit Ende Juli 1871 hatte die Schützengesellschaft, d'Schéiss, ihre Vereinsräume und Schießstände auf dem Niederwall Beck-Jost und dem Pastetchen eingerichtet, von wo aus man auf Scheiben in den Ruinen des Fort Bourbon, jenseits der Petruß, schießen konnte. Von 1877 bis 1879 bemühte sich der Verein vergeblich, die alten Festungswerke zu kaufen. Als 1899 der Bau der Adolphbrücke beschlossen wurde, zog die Gesellschaft um¹. Les installations de la «Schéiss», désormais vouées au tennis, se trouvent Val-Ste-Croix.

Place du Théâtre. Boulangerie de l'ancienne garnison (ancien couvent des Capucins) peu avant sa démolition en 1890)²

B



B

Auteur: Dominique Kuhn / 1890 / © Photothèque de la Ville de Luxembourg

HÉRITAGE & PATRIMOINE



C

C Le Fort Bourbon et l'Ecluse Bourbon en 1867. Derrière le fort se trouve actuellement la tête du Pont Adolphe. Au fond au milieu, le Fort Rheinsheim et vers la droite, le flanc gauche du Fort Peter. En bas les maisons disparues de la Basse Pétrusse avec leurs jardins, aujourd'hui incorporés dans le Parc de la Pétrusse, un des plus beaux parcs d'Europe.³

Auteur: Inconnu / 1880 / © Photothèque de la Ville de Luxembourg



La première tour d'eau sur la place des Bains en 1880. Construite en 1866, exhaussée à deux reprises dans les années 1870 ; démolie en 1890. Derrière le château d'eau, se trouve le couvent des Pères Rédemptoristes.⁴ Dans le catalogue de l'exposition de 1967, cette photo est agrémentée du commentaire suivant : « Rue des Bains vers 1889. L'eau et la bière : abondance inversement proportionnelle ⁵ ».

E

Ancien bâtiment de la Gare centrale vers 1859. Pour des raisons militaires, cette première gare de Luxembourg fut entièrement construite en bois dans les années 1858-59. Inauguration le 4 octobre 1859.⁶



Auteur: Inconnu / 1859 / © Photothèque de la Ville de Luxembourg

E

F



Auteur: A. Mehlheuer / 1867 / © Photothèque de la Ville de Luxembourg

F

Pont enjambant le fossé du ravelin de la Porte-Neuve en 1867. Le Pont de la Porte-Neuve, construit en pierre rougeâtre en 1737, permettait de franchir un fossé de 10 m de profondeur, situé à l'actuel carrefour du boulevard Royal et de l'avenue de la Porte-Neuve. (...) Lors du démantèlement, on a remblayé le fossé avec le pont. Derrière le bastion Marie.⁷

- 1 André Bruns, Bastion Beck, in : ons stad 60/1999, p. 13
- 2 Fichier Photothèque 1890-1-177
- 3 Fichier Photothèque 1867-1-1927
- 4 Fichier Photothèque 1880-1-43
- 5 Luxembourg au temps de la Forteresse, p. 77
- 6 Fichier Photothèque : 1859-/-6
- 7 Fichier Photothèque 1867-1-38

Text : Isabelle Yegles-Becker

Mörserbomm aus
dem Hällepull, 1984

Firwat heescht...

den Hällepull Hällepull?



© Tom Lucas, MGE, MNHA

An där mëttelalterlecher Stad Lëtzebuerg stoung am Beräich vum haitegen Hôtel des Postes eng Maarthal mat Depoten. Am laange Gebai waren haaptsächlech Baumaterialien (Schëndelen, Schifer, Kallek...) stockéiert. Donieft louch „de Pull hinter der Hellen“ (Halen), also den Hällepull. Et war ursprénglech e Waasserbaseng an ass fir d'éischt am Joer 1429 zitéiert ginn. Well d'Stad op Fiels gebaut ass, ass de Baseng warscheinlech duerch d'Gewanne vu Bausteng entstan. Den Hällepull war esouguer mat enger Mauer ëmginn, hat eng Entréesdier, en Daach an ass och reegelméisseg gebotzt ginn. D'Reewaasser ass heihi geleet ginn. Dat néidegt Läschwaasser am Fall vu Feier war hei stockéiert. Aldeeglech huet de Baseng och d'Drénkwaasser fir d'Päerd geliwwert, déi dat schwéiert Baumaterial bei d'Hale geschleeft hunn. Villäicht sinn d'Päerd an d'Ween och hei gewäsch a gebotzt ginn.

Schonn am 16. Joerhonnert gëtt den Hällepull verholéissegt a verknascht. Dem Thomas Mamernus säi Virschlag, do e Polvermagaséng unzeleeën, gëtt net realiséiert. Den Hällepull bleift iwwert Joerzénge, wann net Joerhonnerten, eng grouss Kloak. Am Joer 1984 konnt um Eck rue Notre-Dame a rue Aldringen déi schwaarz morastesch

Zopp archeologesch nogewise ginn. E wichtege Fund aus dëser organescher Humusschicht war eng Mörserbomm aus Gosseisen, déi zréck an d'Zäit vun der franséischer Belagerung vu 1683/84 geet.

No der Belagerung ass de Pull warscheinlech zougeschott ginn, an d'Ofwaasser ass duerch neigebaute Kanäl hin zu de Festungsmauere geleet ginn. Den Egout Aldringen ass an der Mëtt vun der Fausse-Braie Beck-Jost erauskomm, ongeféier do, wou haut d'Plattform mat de grouss Fändelen ass. Vun do gouf en dann an d'Péitruess geleet, wou Opfaangbecke waren. Déi goufen iwwerflësseg, wéi d'Stad no 1911 e modernen Ofwaasserreseau kritt huet.

Den Hällepull gëtt et net méi, an näischt erënnert méi un hien, ausser engem Stroosseschëld am ënneschten Deel vun der Philippsgaass, tëschent dem Bd. Roosevelt an der Ënneschtgaass.

Plang Thomas
Mamernus,
Extrait Hällepull



© reproduction Linschb. Luxembourg

Sources

Robert Wagner, Ein aufschlussreiches Zeugnis der Belagerung der Festung Luxemburg im Jahre 1683/84, Hémécht. - Luxembourg Jg. 36 (1984), H. 4, p. 593-599.

Nicolas Van Werveke, La ville de Luxembourg, de Sigefroi à 1867, tiré à part du Journal d'Esch, 1925

Isabelle Yegles-Becker, Le problème de l'eau en ville de Luxembourg: son approvisionnement par des réservoirs, in : Le passé recomposé : archéologie urbaine, MNHA, p. 227-242, 1999.

Spudelsgaass
während den Aus-
grabungen, 2004



© FRVV

...d'Schéieschlach Schéieschlach?

D'Schéieschlach läit ënnerhalb vum Fëschmaart a verbënnt de Boulevard Victor Thorn mat der Wilt-heimstrooss. Et kënn een iwwert de Rampart nie- wient dem Conseil d'Etat oder duerch de Passage vum Kutterhaus dohin, dat haut zum Nationalmu- sée fir Geschicht a Konscht gehéiert.

Am 17. Jorhonnert liest ee vu „by dem Scheren- loch“, wat op de Familljennumm Scheer zrëck- zeféieren ass. D'germanesch Wuerzel vun deem Numm ass „sker“ a bedeit ënner anerem schnei- den. Bei den archeologesche Fouillë si Schläif- steng fonnt ginn. D'Schéiereschläifen an den Numm Scheer hu wuel zum Präfix „Schéiesch“ gefouert. „Lach“ bezechent gemengerhand eng Plaz, wou et erofgeet, déi also méi déif läit. Dat war am Mëttelalter de Fall, wou déi souge- nannte Spudelsgaass, nom verwëllefte Passage, a Richtung Pafendall iwwert Mohrfiels an och war- scheinlech a Richtung Buerg gefouert huet. Dës Gaass huet wuel bis an d'Mëtt vum 16. Joerhon- nert bestanen. Duerch de Bau vun der Stadmauer ass hei e „Lach“, eng Sakgaass, entstanen. Duerch d'Bauaarbechte vum franséische Militäringenieur

Vauban ass dunn eng propper horizontal Fläch entstanen, wéi mir se nach haut kennen. Zu den Zäite vun der Festung war hei de Rampart. No der Schläifung vun 1867 bis an d'Joer 2008 konnt een net duerch d'Schéieschlach goen, well d'Parzel- le privat waren. Wéi d'Jousefsklinik nach a Betrib war, war den Haff d'Uliwwerungsplaz fir d'Kiche vum Spidol. Iwwert dem Bou am Schéieschlach – op der Säit vum Dall – gesäit een zwee Käpp aus Steen. Bis haut gëtt doriwwer gerätselt, wat se be- deiten a wéi al se solle sinn.

Nopere vum Schéieschlach sinn haut de Natio- nalmusée, de Staatsrot, Konschtgalerien, e Bistro à vin, souwéi eng Rei Privatwunnengen. Verschied- den nei Notzungen a d'Renovatiounen duerch den Alstadfong ginn an d'2000er Joren zrëck.

Haut ass d'Schéieschlach nach ëmmer eng Plaz, déi hire fréiere Charme net verluer huet a wou een eng wonnerbar Panoramaaussicht ka genéissen.

Sources

Jean Ensch, d'Schéieschlach, in Biltz, s.d. (1985 ?)

Kellen Tony, Die Altstadt Luxemburg, in Luxemburger Zeitung, Sept-Dez, 1939.

Isabelle Yegles-Becker, Pierre Kieffer, Michel Pauly : La corniche nord de la vieille ville de Luxembourg : architecture, archéologie, histoire, Luxembourg, 2017



Isabelle Yegles-Becker

Archäologin an
Historikerin bei der
Bauteilverwaltung (ABP).



Text: Simone Beck

Was bedeuten die Straßennamen der Stadt?



Rue Antoine Luja Bonneweg

Am 31. März 2017 beschließt der Schöffenrat, eine Straße in einem noch in der Planung befindlichen Viertel Bonnewegs im Bereich der rue Anatole France den Namen des ehemaligen Stadtarchitekten Antoine Luja zu geben. Antoine Luja kommt am 23. Juni 1845 in Luxemburg zur Welt. Er studiert Architektur und wird 1869 Architekt der Stadt Luxemburg, einen Posten, den er vierzig Jahre lang bekleidet. Er hat also die Chance, Luxemburg architektonisch zu prägen, als die Festung abgerissen wird und sich neue Entwicklungsmöglichkeiten ergeben. Eine seiner ersten beruflichen Herausforderungen ist die Verwandlung der ehemaligen Kapuzinerkirche in ein Theater. Auf Antoine Luja gehen Gebäude wie die Aldringerschule (1879) zurück, die dem Centre Hamilius weichen musste, eher dieser dem Royal Hamilius-Komplex Platz machte. Er entwirft den markanten Wasserturm in Limpertsberg (1888), wo er auch die Schule zeichnet, die durch ihren Mittelflügel die Jungenschule von der der Mädchen trennt. Er ist auch verantwortlich für das schöne Pfarrhaus neben der St. Michaelskirche, in dem seit kurzem mehrere Kulturvereine ansässig sind. Technische Projekte gehören ebenfalls zu seinem Aufgabenbereich, wie eine Wasserleitung zwischen Luxemburg und Kopstal oder Infrastrukturen für das Wasserwerk in Pfaffenthal. Trotz dieses beachtlichen Arbeitspensums ist die damalige Dienststelle des Stadtarchitekten ein Ein-Mann-Betrieb. Luja beklagt sich mehrmals bei der Stadt Luxemburg über die Tatsache, dass er wegen seiner Arbeit zwei Zimmer in seinem Privathaus belegt, die er nicht vermieten kann und so finanzielle Einbußen hat. Erst 1885 räumt die Stadtverwaltung ihm Diensträume im Stadthaus ein und erlaubt ihm zwei Jahre später, auf eigene Kosten einen Assistenten einzustellen.

Antoine Luja arbeitet eng mit Edouard André zusammen, dem französischen Landschaftsarchitekten, der die Parkanlagen der Stadt Luxemburg entworfen hat. Ihre beiden Söhne führen diese berufliche Beziehung fort: Henri Luja (1899-1977) leitet die Urbanismus-Dienststelle des Staates, nachdem er während seines Studiums seine Ausbildung bei René-Edouard André, dem Sohn Edouard André, vervollständigt hat. Antoine Lujas älterer Sohn Edouard (1875-1953) ist Botaniker und Forschungsreisender, der mehrfach den Kongo und Mosambik bereist, aber auch in Brasilien die Arbed-Tochter Belgo-Mineira berät.

1909 macht Antoine Luja seine Ansprüche auf Ruhestand geltend. Er stirbt am 22. Oktober 1916 in Luxemburg.



Théâtre des
Capucins



Place du Théâtre

Place du Théâtre

Rue du Nord

Côte d'Eich

LUXEMBOURG-VILLE



Passage

Roger Manderscheid

Stadtzentrum



In seiner Sitzung vom 8. Februar 2011 beschließt der Schöffenrat, der Passage, die von der rue des Capucins zum Theaterplatz führt, den Namen des Schriftstellers Roger Manderscheid zu geben. Roger Manderscheid kommt am 1. März 1933 in Itzig zur Welt. Nach seinem Abitur am Athenäum arbeitet er kurzzeitig als Lehrer, im Verkehrsministerium und schließlich von 1977 bis 1993 im Kulturministerium, wo er für den Bereich Literatur zuständig ist. Der heute noch alljährlich vergebene Prix

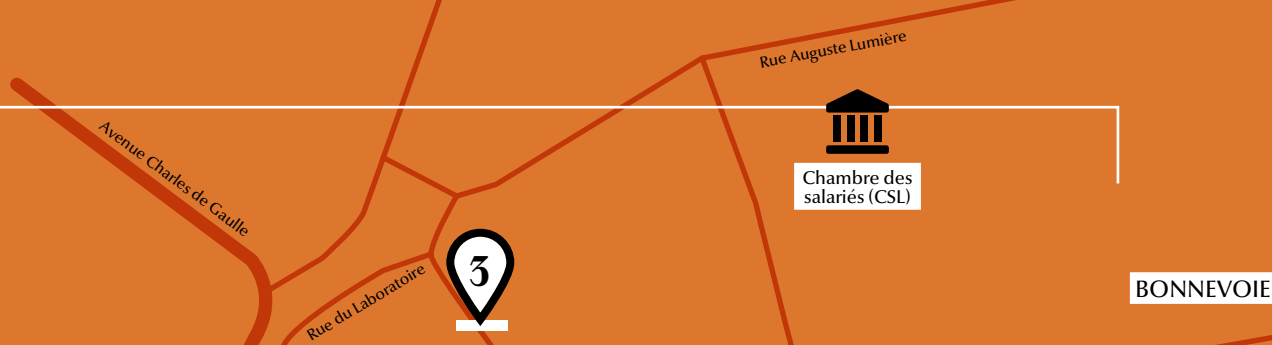
littéraire national geht auf seine Initiative zurück.

Roger Manderscheid schreibt erste Texte schon während seiner Schulzeit. Ende der 1950er Jahre werden erste Gedichte veröffentlicht. „Der eigentliche Aufbruch Roger Manderscheids in die literarische Öffentlichkeit vollzog sich im Zeichen des Protests. Seine Texte waren kritische Auseinandersetzungen mit luxemburgischen Verhältnissen, die als konservativ, einengend und unterdrückend beschrieben wurden. Mit der Schilderung der Komplementarität von Bevormunden und Duckmäusertum in *die dromedare* richtete er seine Kritik gegen sterile Bürokratenmentalität.“ Als er diese Kritik im deutschen Fernsehen äußert, wird er als Nestbeschmutzer abgestempelt. Mit gleichgesinnten Autoren wie Lambert Schlechter, Cornel Meder oder Rolph Ketter strebt Manderscheid nach einer innovativen, emanzipierten Luxemburger Literatur, frei von Bevormundung und Gängelung durch eine engstirnige Gesellschaft. So werden Manderscheids Hörspiele in Deutschland von öffentlich-rechtlichen Radiosendern produziert und ausgestrahlt.

1983 erscheinen *ikarus. dreißig ausflüge und ein absturz* sowie das Theaterstück *rote nelken für herkul grün*. Nach und nach stellt man ein Wandel in seinem Werk fest, der sich auch sprachlich zeigt. Seine Texte werden subjektiver, er wendet sich dem Luxemburgischen zu und bleibt auch in dieser Sprache seiner Gewohnheit treu, keine Großbuchstaben zu verwenden. Er übersetzt Theaterstücke, wie Alfred Jarrys *Ubu Roi* (*den ubu gött kinnek*) oder Eugène Labiches *L'affaire de la rue Lourcine* (*eng nuecht um kuelebiery*). Von herausragender Wichtigkeit für die Luxemburger Literatur ist Manderscheids Romantrilogie *schacko klak* (1988), *de papagei um käschtebam* (1991) und *feier a flam* (1995). In diesem autobiographisch geprägten Werk erzählt der Autor die Geschichte des Chrëscht Knapp aus Itzig in den Jahren zwischen 1935 und 1958. Gleichzeitig zeichnet er ein kritisches und luzides Bild der Luxemburger Gesellschaft dieser Jahre. Die drei Romane werden in deutscher Sprache vom Gollstein Verlag veröffentlicht, übersetzt von Roger Manderscheid selber und, was die beiden ersten Romane betrifft, von Georges Hausemer. *schacko klak* wird 1990 von Frank Hoffmann und Paul Kieffer verfilmt.

Mit Guy Rewenig, einem anderen Wegbereiter des modernen Luxemburger Romans (*Hannert dem Atlantik*), gründet Manderscheid 2000 den Verlag ultimomondo. Dort erscheinen seine späteren Werke wie *schwarze engel* (2003), *kühe im nebel* (2003) oder *kasch. e genie verschwénnt an der Landschaft* (2004). *kasch* wird vom Autor selbst ins Deutsche übersetzt und erscheint auf Spanisch in einer Übersetzung von Teresa Ruiz Rosas.

Roger Manderscheid war Mitglied des Deutschen P.E.N., Mitbegründer und Vorsitzender des LSV (Lëtzebuerger Schrëftsteller Verband). 1990 wird ihm der Batty-Weber-Preis für sein Gesamtwerk verliehen und zwei Jahre später ist er der erste Laureat des neu gegründeten Servais-Preises für seinen Roman *schacko klak*. Roger Manderscheid war nicht nur ein begnadeter Autor, sondern auch ein herausragender Zeichner, der manche seiner Texte selbst illustrierte. Als Roger Manderscheid am 1. Juni 2010 stirbt, verliert die Luxemburger Literatur einen ihrer großen Autoren.



3 *Rue* **George Catlett Marshall** *Bonneweg*



Die Straße, die in Bonneweg die Rue Auguste Lumière mit der rue de Chicago verbindet, trägt auf Grund eines Schöffenratsbeschlusses vom 24. April 1996 den Namen des amerikanischen Generals und Staatsmannes George Catlett Marshall. Marshall kommt am 31. Dezember 1880 im US-Bundesstaat Pennsylvania zur Welt. Er studiert am Virginia Military Institute und tritt 1902 in die Armee ein. Gegen Ende des Ersten Weltkrieges arbeitet er in Frankreich im Hauptquartier der amerikanischen Streitkräfte,

wo sein strategisches Talent in die letzte Offensive zur Befreiung von Verdun einfließen kann. Von 1919 bis 1924 ist er Adjutant von General Pershing, wird aber dann bis 1927 ein erstes Mal nach China geschickt. Nach seiner Rückkehr lehrt er an der Infanterieschule in Fort Benning. Rasch erklimmt er sämtliche Ränge der amerikanischen Armee. 1939 ernennt Präsident Roosevelt ihn zum Vier-Sterne-General und zum Generalstabschef der Armee. In dieser Eigenschaft nimmt Marshall an den großen interalliierten Konferenzen teil und koordiniert alle Operationen der Alliierten in Europa und im Pazifik. Im Dezember 1944 erhält er den höchsten Rang der amerikanischen Armee und wird Fünf-Sterne-General. Seine Talente als Planer und Strategie sollten allerdings auf einem wichtigen Feld scheitern: Es gelingt ihm nicht, in China zwischen den Bürgerkriegsparteien der Nationalisten und Kommunisten zu vermitteln. 1947 kehrt er in die USA zurück und widmet sich dem Wiederaufbau Europas. Der European Recovery Plan, der Europa helfen wird, die materiellen Folgen des Krieges rasch zu beheben, ist bekannter unter dem Namen seines Autors, der Marshall-Plan. Dieser Plan, der sich auch an die Länder des Ostblocks richtet, von Moskau aber abgelehnt wird, wird von 16 westeuropäischen Ländern angenommen, unter diesen auch Luxemburg. Wenn auch Luxemburg verhältnismäßig wenig von den ERP-Geldern bekommt (mit Belgien zusammen knapp 4 %), werden immerhin 110 Millionen Franken für die Trinkwassergewinnung in Esch-Sauer ausgegeben. Außerdem macht der Plan der Luxemburger Politik Mut, große Infrastrukturprojekte in Angriff zu nehmen. Von Wichtigkeit ist eine Bedingung des Marshall-Planes, deren Folgen noch heute andauern. Die USA verlangen, dass die europäischen Länder sich zusammen schließen, um die Hilfen zu beantragen und zu verteilen. Durch diese Forderung entsteht die OEEC (*Organisation for European Economic Cooperation*), aus der später die OECD hervorgeht und in der manche Politikwissenschaftler eine Ursache für die rasche Entstehung der Europäischen Gemeinschaft für Kohle und Stahl (CECA) sehen.

General George C. Marshall zieht sich 1949 aus der Armee zurück und wird Vorsitzender des amerikanischen Roten Kreuzes. Als 1950 der Koreakrieg ausbricht, wird er als Verteidigungsminister zurückberufen. 1953 erhält er den Friedensnobelpreis und sechs Jahre später den Karlspreis der Stadt Aachen. George C. Marshall stirbt am 16. Oktober 1959 in Washington.

Quellen

1 Goetzinger Germaine, Roger Manderscheid in : Luxemburger Autorenlexikon (<https://www.autorenlexikon.lu/page/author/126/1260/DEU/index.html>)
 Kunnert Jemp, Les architectes de la ville de 1817 à 1987, in : ons stad 24/1987, p. 6-10
 Philippart Robert, Instruction, hygiène & gender : La construction des écoles primaires à Luxembourg, in : ons stad 105/2014, p. 16-20
https://de.wikipedia.org/wiki/George_C._Marshall
<https://www.wort.lu/de/business/70-jahre-marshallplan-ein-schubs-fuer-luxemburg-593acc02a5e74263e13cla91>
 Moure, Dictionnaire encyclopédique d'histoire, Ed. Bordas 1996, p. 3537



NOVEMBRE 2020

Héritage & Patrimoine